198 30 JUILLET 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

DERNIER EFFORT AVANT L'ARRIVÉE...

Les rescapés du Tour de France, emmenés par Bartali, pénètrent au Parc des Princes à la fin de la dernière étape (340 kilomètres), remportée par Van Steenbergen. C'est l'Italien Fausto Coppi qui sort vainqueur de l'épreuve, ayant couvert 4.813 kilomètres en 149 h. 50 m. 49 s., soit à la moyenne de 32 km. 119.

ST-MORITZ
Kurhaus et Gd Hôtel des Bains
Maison de 1er rang pour vacances idéales.
En directe communication avec les bains carbonique et de boue.
PRIX DE PENSION : **Fr. 20 à 30**
GOLF — TENNIS — PÊCHE.

GRISONS **KLOSTERS** 1.250 m.
SPORTHOTEL SILVRETTA
Premier ordre, 200 lits. Tout confort. Tennis — Piscine chauffée — Situation unique. — Excursions merveilleuses
Pension à partir de Fr. 19.

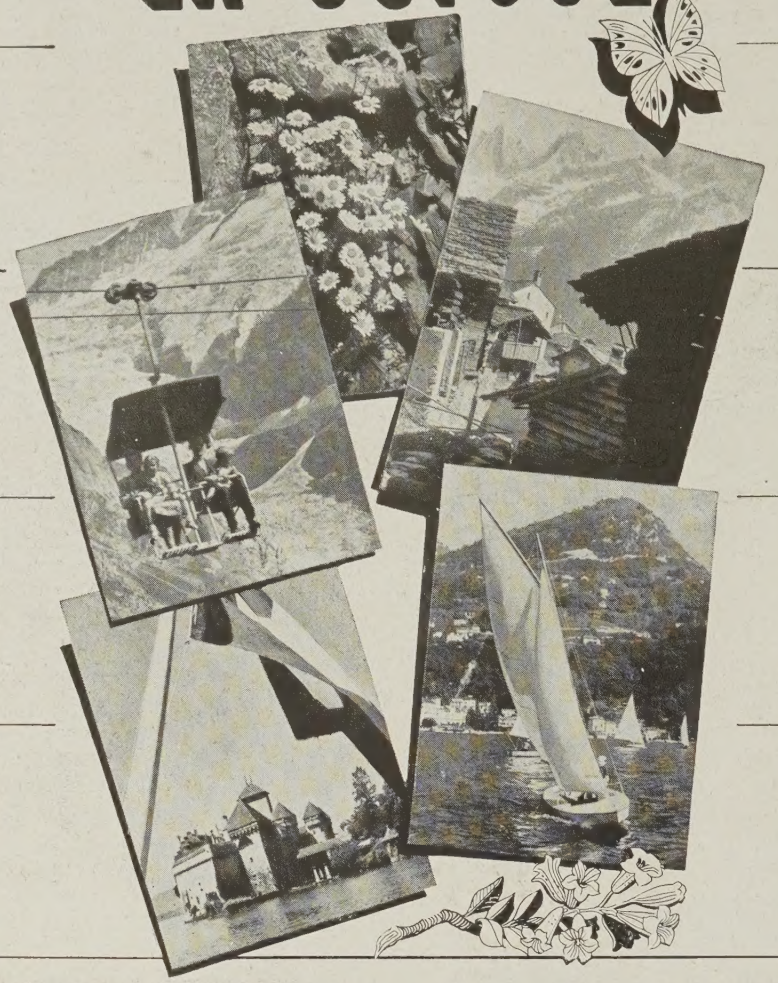
LENZERHEIDE
HOTEL SCHWEIZERHOF
1.500 m. — Hôtel de premier rang.
Séjour préféré des familles et des sportifs.
Merveilleuse situation. Grand parc privé avec tennis et place de jeux pour enfants.
Cuisine soignée — Orchestre.
Pension à partir de Fr. 17.50 ou prix forf. 7 jours à partir de Fr. 145.

AROSA 1.800 m.
HOTELS
BELVÉDÈRE et TANNECK
Maisons familières et confortables avec cuisine soignée. Garage. Forêts. Montagnes. Lacs. Plage. Pêche à la truite. Tennis. Golf.
Prix de pension : Fr. 13 à 16.
Propriétaire : E. P. Tagmann.

MORCOTE
Centre de villégiature au bord du lac de Lugano.
La station idyllique à l'extrême sud de la Suisse.
Hôtel Arbostora-Rivabella
Hôtel Carina-Carlton
Hôtel Posta
Hôtel Svizzero-Suisse
Chaque hôtel avec magnifique terrasse sur le lac.

QU'ELLE EST BELLE...

LA SUISSE



Les Hôtels Bon
LE SUVRETTA — St-MORITZ (Engadin) — Hans Bon, Propr.-Dir.
LE PARK HOTEL — VITZNAU Lac de Lucerne — R. Candrian-Bon, Direct.

LUCERNE
SCHWEIZERHOF
La maison qui a su garder sa tradition.
Famille O. Hauser.

MONTREUX HOTEL EXCELSIOR
Maison de 1er ordre, moderne, ouverte toute l'année, situation unique au bord du lac, plein midi, toutes les chambres et locaux publics face au lac et aux Alpes, garage privé 25 places, bar-grill-tea-room.
Tennis - Golf - Plage. G. E. Guhl., Dir.

HOTEL PERREN
ZERMATT
Situation splendide, face au Cervin.
Cuisine soignée.
Chambres avec balcons au soleil.
Prix modérés
Nouvelle direction : A. Schmutz.

LOCARNO
Station de villégiature de renommée mondiale, au bord du lac Majeur, parée de tous les attraits de l'été. Principale attraction : plage magnifique. Possibilités illimitées pour les hôtes qui aiment le mouvement et le sport.
Prospectus auprès de l'Office du tourisme de Locarno ou de l'O. N. S. T., boulevard des Capucines, Paris, 2e.

LUGANO

RIVIERA SUISSE. — **Lacs, montagnes, vallées.**
La station à la mode de la Suisse méridionale. Paysages féeriques. Flore splendide.
Golf, tennis, yachting, plages, funiculaires.
Pinacothèque " Villa Favorita ", une des plus importantes galeries privées d'Europe.
Rens. et prospectus auprès de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris, 2e, bd des Capucines

IVA-ZURICH

PHILATÉLIE

NOUVEAUX TIMBRES FRANÇAIS

Le 40 fr. de la série courante reproduit, comme nous l'avions annoncé, un paysage ardennais. Emis le 23 juin, il est tiré en vert foncé ; légende : « Vallée de la Meuse (Ardennes). »

A la même date ont paru deux nouvelles valeurs de la série aérienne, un 200 fr. vert et un 300 fr. violet. Dessinés et gravés par Decaris, ces timbres ont pour sujets de belles vues aériennes, l'une de Bordeaux et l'autre de Lyon.

NOUVELLES D'ALLEMAGNE

Récemment la *Bizone occidentale* a vu paraître une série commémorative pour la foire de Hanovre de 1949. Trois vignettes : 10 pf. vert, 20 pf. rouge, 30 pf. bleu et un bloc feuillet réunissant les mêmes valeurs vendu 1 mark.

Quelques semaines plus tard, deux timbres à surtaxe ont été émis à l'occasion du « Tour d'Allemagne » cycliste : 10+5 pf. vert et 20+10 pf. rouge.

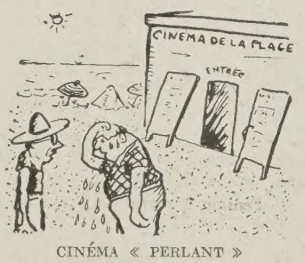
La *zone occidentale de Berlin* est maintenant dotée d'une série particulière, 1 à 90 pf., illustrée de diverses vues locales. D'autre part une abondante émission a commémoré le soixante-quinzième anniversaire de l'Union postale universelle. Représentant la statue d'un des promoteurs de l'U. P. U., M. von Stephan, elle se compose de sept valeurs.

En *zone soviétique* on ne voit à signaler qu'une vignette de 24 pf. ayant pour sujet une colombe, émise le 15 mai à l'occasion du troisième « Congrès du peuple allemand ».

J. Bellay.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LE MALHEUR DES UNS...
LE BAIGNEUR. — Allons, bon ! j'ai laissé tomber mon lorgnon dans l'eau !
LE PETIT POISSON. — Ça me permet de jouer au « Tour de France » !...



CINÉMA « PERLANT »
— On cuit, dans ce cinéma !... J'ai été obligé de sortir!
— Quel était le film ?
— Un documentaire sur le pôle nord : « Six mois dans les glaces éternelles. » J'ai cru mourir de chaleur !...

ÉTRANGE CURE
— Vous revenez de Venise ?
— Oui, mon mari est tellement écœuré de notre époque qu'il a voulu faire une cure de gémissements... sous le « pont des Soupirs » !

ON AURA TOUT VU !
— C'est un phénomène ?
— Non, ce sont des ballonnets qu'il attache sur sa poitrine pour se maintenir sur l'eau.
— Zut !... Je le prenais pour la « femme à barbe » !...

CHARMANT CARACTÈRE
— Comme tu as l'âme poétique, mon chéri !... C'est la voix de la mer que tu écoutes dans ce coquillage ?
— Pas la voix de Cambronne, bien sûr !...

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 198

30 JUILLET 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE ROI DU LAOS A L'ARC DE TRIOMPHE

Venu à Paris pour signer, à l'Elysée, le traité qui consacre l'indépendance de son pays au sein de l'Union Française, S. M. le roi du Laos, Sisivang Vong, quitte l'Arc de Triomphe, où accompagné des membres de la mission laotienne et du général Chapuis, représentant le gouvernement militaire de Paris, il vient de déposer une couronne sur la tombe du Soldat inconnu. Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée avant qu'il ne quitte la capitale le roi a reçu de M. Coste-Floret, ministre de la France d'outre-mer, la Croix de guerre avec palme. Phot. R. Delhay.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS le 41e Congrès de la S. F. I. O., réuni à la Mutualité, a adopté une motion politique favorable au maintien des socialistes au gouvernement, défendue à la tribune par M. Guy Mollet, secrétaire général.

A SEOUL des centaines d'étudiants ont suivi en procession à travers la ville les obsèques nationales du leader coréen Kim Kao, assassiné le 26 juin dernier, à soixante-treize ans, par un officier d'artillerie.

A GSTAAD, où se déroulent les championnats de tennis suisses, Drobny et Cernik, les deux virtuoses tchèques de la raquette, invités à regagner Prague, s'y sont refusés, préférant « choisir la liberté ».

A VIENNE le premier parlement autrichien de l'après-guerre s'est réuni pour la dernière fois, des élections devant avoir lieu en octobre prochain pour la désignation des membres de la nouvelle Assemblée.

A BERLIN, où les contacts ont repris avec les autorités militaires de l'Est, le lieutenant général soviétique Lukyanchenko assiste, le 14 juillet, aux côtés du général Noiret, au défilé des troupes françaises.

A LONDRES, la guilde des marchands de vins défile avant l'élection de son maître, précédée de deux balayeurs, coutume remontant au XIVe siècle, alors que les rues de la City se trouvaient en déplorable état.

AU VATICAN le pape Pie XII reçoit en audience privée, dans sa bibliothèque, M. Snyder, secrétaire américain au Trésor, qui poursuit à travers l'Europe occidentale sa mission d'information économique.

A ZURICH le chancelier de l'Echiquier, sir Stafford Cripps, qu'une affection des voies digestives a contraint d'abandonner provisoirement son poste, recevra en sanatorium les soins nécessités par son état.

A LONDRES le Grand Senoussi est reçu par le chef de l'administration britannique en Cyrénaïque avant d'examiner avec M. Bevin les problèmes soulevés par sa proclamation de l'indépendance de ce pays.

ASPECTS DU DRAME CHINOIS

HONG-KONG, CITADELLE BRITANNIQUE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

J'ÉTAIS sur le sommet de la montagne de Hong-Kong, ce pic travaillé dans le goût « colonie de la couronne », avec l'enlacement des routes trop belles, avec la discrétion des grandes villas blanches. C'était un massif manifestement fait pour le golf, le cocktail et le repos : de la nature apprivoisée, en somme. A mes pieds, sur tous les horizons en contre-bas de la côte et de la mer, se prolongeaient les mêmes phénomènes de dressage, les marques de cent années de possession britannique.

Je regardais longuement cette Carthage XX^e siècle et ne pouvais concevoir que bientôt, dans quelques mois sans doute, toute cette magnifique machinerie à gagner de l'argent pourrait être asphyxiée — paralysées les banques, désert le port, silencieuses les usines. Les rumeurs seraient celles de l'émeute et de la grève, et en définitive Hong-Kong serait réduit à la force militaire, 15.000 ou 20.000 hommes acculés à la mer contre toute une Chine ennemie ; alors, même sans un coup de fusil, l'îlot aurait perdu sa valeur pour une Angleterre en crise financière. Le problème serait autre, celui de durer jusqu'à des temps meilleurs, même au prix d'un pont aérien ou maritime des choux-fleurs et du beefsteak. La partie de Hong-Kong se jouera en effet sur bien des années.

HONG-KONG N'EST PLUS INVULNÉRABLE

Cependant Hong-Kong — à part le débarquement des troupes — apparaît en pleine normalité. Plus que par inquiétude, la ville, c'est-à-dire les gens d'affaires, pèche par optimisme, ou plutôt par ce qui s'appelle ici le *wishful thinking*. Il est comme une saturation de la prospérité, une prospérité de bon aloi, dans une bonne parure victorienne ; et quoique le symbole suprême, la statue de Victoria, ait disparu dans les tourmentes de la dernière guerre Hong-Kong se présente sous son aspect d'antan, dans le cossu de la Grande-Bretagne dominatrice des mers.

Certes ce Hong-Kong historique a été ébranlé dans une de ses assises essentielles par la guerre passée : la preuve a été administrée, tragiquement, que la cité est indéfendable contre une attaque de terre. Il est maintenant chez tous les Anglais, dans un certain sens tout au moins, le sentiment d'être à la merci du futur assaillant. Etrange est la hantise avec laquelle les Britanniques reviennent sur ce sujet. La glorieuse défense promise par les généraux, celle qui devait durer six mois, s'était terminée au bout de seize jours : « Dans mon secteur, m'a raconté un officier, neuf vieillards étaient en première ligne comme volontaires. Tous les Hindous se rendirent à la vue du premier Japonais, et ils restèrent seuls, les neuf, à se faire tuer. » Que d'horreurs j'ai entendues sur les camps, sur celui de Stanley, dans une crique charmante, où une stèle est consacrée à deux Français libres qui périrent là. Mais les Japonais s'acharnèrent davantage sur la masse des Chinois miséreux.

UN BON ARRANGEMENT PLUTOT QU'UNE MAUVAISE BATAILLE

Ne plus revoir cela, tel fut le réflexe de Hong-Kong retombé dans le giron britannique. Rapidement on est arrivé à ce paradoxe, à savoir : pourquoi le pilier du capitalisme en Extrême-Orient ne soutiendrait-il pas le régime communiste victorieux ? La tentation fut d'autant plus forte qu'elle fut placée sous le signe du profit : continuer à tout prix la prospérité folle de ces trois dernières années. Car Hong-Kong n'est plus seulement un respectable comptoir faisant du commerce avec quelques provinces, il est maintenant gorgé de tout l'or, de toutes les richesses de la Chine, à cause du plus précieux des monopoles : celui du refuge. Quand sous l'influence puritaine des pasteurs américains (à une époque récente l'ambassadeur et de nombreux consuls des Etats-Unis appartenaient au corps ecclésiastique) les « concessions » furent rendues au gouvernement chinois alors dans l'apogée de sa gloire, ce fut aussitôt un déferlement sur Hong-Kong, la dernière place occidentale. Tout le trafic de Changhaï descendit vers le sud, vers la ville britannique promue soudainement à la fonction de capitale économique de tout l'Extrême-Orient C'est alors que l'île se couvrit de châteaux étranges, dans le goût féodal. Mais la foule, elle aussi, se précipitait : devant cet afflux de Chinois la population doubla en quelques mois, passant de 900.000 à près de 2 millions d'habitants. La fièvre s'installa partout : dans les transactions, dans la construction. Dans un univers toujours plus ligoté par les règlements Hong-Kong connaissait la liberté des devises, d'où des opérations gigantesques : aussi était-il devenu sur le marché financier plus important que New York lui-même.

« Les affaires seront-elles possibles avec la Chine communiste ? », telle fut la première réaction de Hong-Kong devant les victoires de Mao Tse Toung. Un businessman connu, à qui je demandais imprudemment : « Vous devez être inquiet ? », me répondit aussitôt : « A-t-on le temps d'être inquiet ? Il faut prendre la première place. Pourquoi ne pas recommencer avec les communistes ce que les Américains ont fait avec les nationalistes, mais cette fois à titre payant : on n'a pas de quoi gâcher 1 ou 2 milliards de dollars. » Autrement dit, le matériel « made in U. S. A. » étant mystérieusement volatilisé, il s'agissait de placer un nouvel équipement — de quoi faire travailler toutes les firmes de Hong-Kong pendant des années. En somme la théorie du « boom ». Du reste cet engrenage par le commerce n'entraînerait-il pas Mao Tse Toung dans l'orbite occidentale ? Ce serait l'assagissement — d'autres disent le pourrissement — par la coprospérité. Le raisonnement reposait sur l'immensité des besoins de la Chine communiste, héritière de la catastrophe économique de Tchiang Kai Chek. La monnaie communiste commençait aussi le cycle du papier sans fin : il avait été impossible au nouveau régime, en dépit de quelques exécutions spectaculaires, de faire accepter les billets Mao Tse Toung sur leur valeur nominale par cinq millions de Changhaïens particulièrement experts aux changes. Dans les campagnes « libérées » les paysans commençaient à refuser la livraison des récoltes, tout comme au temps des dollars chinois de Tchiang Kai Chek. « Dans ces conditions, reprenait mon businessman, comment la Chine communiste pourrait-elle entreprendre le boycott de Hong-Kong ? Hong-Kong n'aurait qu'à faire le contre-boycott, les communistes seraient aussitôt à bout. D'ailleurs on profite déjà de leurs nécessités urgentes pour jouer au chat et à la souris... » Et de me citer le cas de ce bateau d'essence payé « cash » par les services de Mao Tse Toung et que cependant des avaries toujours imprévues empêchaient de remonter jusqu'à Changhaï, où les lumières s'éteignent peu à peu.

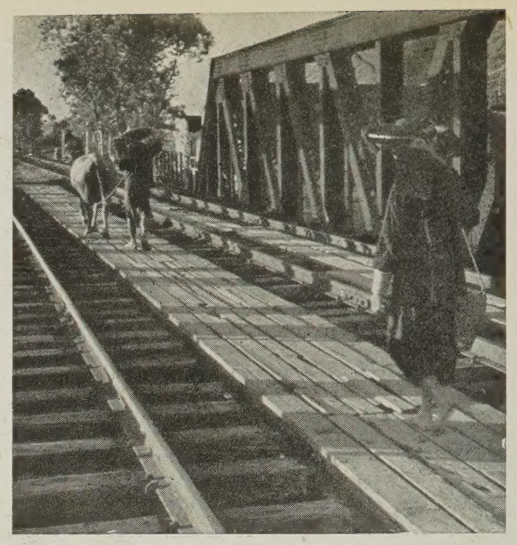
LA CHINE, CLIENT POSSIBLE DES U. S. A.

A la vérité qui dit essence dit U. S. A., et l'action américaine peut demeurer, elle, dans le domaine désintéressé de la politique pure : c'est que, contrairement à une opinion largement répandue, la Chine n'est pas encore un marché réel pour les produits américains, elle fait simplement partie des possibilités futures. Ainsi libérés des soucis économiques immédiats, les U. S. A. peuvent se permettre de profiter pleinement de la leçon des grands échecs à la Wedemeyer : la « réhabilitation » de la Chine est un luxe trop coûteux. Le célèbre journaliste Walter Lippman

NOUVELLE CARTHAGE ET CITADELLE BRITANNIQUE DE L'EXTRÊME-ORIENT, HONG-KONG EST TOUT ENTIER CONSTRUIT SUR UN ROCHER ENTOURÉ D'EAU.

COURSE TRADITIONNELLE DE BATEAUX-DRAGONS.

VIEILLE FEMME KAKKA AU CURIEUX COSTUME.



PAYSANS CONTREBANDIERS RENTRANT EN CHINE.

n'a-t-il pas récemment démontré que la Chine était beaucoup plus avantageuse comme ennemie que comme alliée ? D'où la quarantaine actuelle de tout le monde, des communistes comme des nationalistes, et s'il existe l'arrière-pensée de détacher Mao Tse Toung de Moscou ce sera par la méthode de la main de fer... Mais bien éloignés de cette raideur se trouvèrent les Anglais, avec la tâche immédiate de « sauver les meubles » ; il s'agissait non seulement de l'emporium de Hong-Kong, mais de tous ces capitaux immenses investis dans la Chine industrielle maintenant tombée aux mains communistes, depuis les mines de Kailon jusqu'aux usines de Changhaï et de Hankéou. Avant tout, traiter, tel fut le slogan non seulement des gens d'affaires, mais même du monde officiel des autorités britanniques.

VOLTE-FACE DES ANGLAIS

Des conditions à Mao Tse Tung, il n'en fut pas question, sauf, naturellement, pour les modalités du paiement : ce fut le temps du *barter*, c'est-à-dire du troc. Au contraire ce furent par centaines que les offres commerciales affluèrent aux communistes, qui n'eurent que l'embarras du choix. A Hong-Kong commença une sorte de course des bateaux sur les ports libérés — un véritable *rush*. Déjà une sorte de contrebande avait ouvert la voie, au moyen de toute une flottille de petit tonnage, avec des pavillons divers, mais souvent panaméens : ces navires, généralement munis de papiers pour la Corée, accostaient en route dans les petites criques du Chantoung, depuis longtemps aux mains de l'armée populaire. La prise de Tien-Tsin donna à ces relations la teinture du commerce régulier ; mais la grande étape ce fut Changhaï, la porte du nouveau pactole. Aussi, immense fut l'indignation des commerçants de Hong-Kong devant le blocus nationaliste décrété justement lors du grand démarrage. Et cela d'autant plus que les avions de Formose décourageaient le « forçage ». On pouvait donc s'attendre à une forte réaction anglaise. De fait les protestations officielles à Canton furent accompagnées de cette annonce menaçante: qu'un porte-avions se dirigeait sur Hong-Kong pour la protection de la navigation britannique. Allait-on assister à ce paradoxe : la flotte de Sa Majesté engageant le combat contre les forces aériennes et maritimes des nationalistes ? Il n'en a rien été, car l'application a évité la seule formule grave : celle du convoyage des navires.

Quoi qu'il en soit, c'est sur cette question du blocus qu'est apparue la nouvelle volte-face des Anglais : l'époque de la facilité était passée.

MAO TSE TOUNG VEUT ÉLIMINER L'IMPÉRIALISME

Je ne crois pas que le gouvernement britannique se soit jamais fait beaucoup d'illusions sur les résultats de la main tendue : il semble surtout qu'il ait joué l'avant-dernière chance de Hong-Kong (la dernière étant la défensive militaire) avec la ténacité des parties difficiles, où tout est à tenter. En tout cas l'apaisement a été pratiqué avec une telle consistance que c'est Mao Tse Toung qui a posé les conditions, non les Anglais: en réalité la politique communiste s'est révélée ces dernières semaines, implacablement comme elle devait être, dans la ligne de l'élimination « impérialiste » : déjà, en dépit de la condescendance à acheter certains produits d'urgence absolue — essence, pièces de locomotives, matériel électrique, quelques machines-outils — a commencé la persécution, dirigée selon la technique si efficacement utilisée en Europe orientale, contre les intérêts étrangers, comme en Roumanie notamment pour les gisements pétrolifères. Il s'agit de fabriquer un écœurement propre aux retraites volontaires ; déjà est apparue à Changhaï toute la gamme des moyens classiques, depuis l'impôt-assommoir jusqu'aux pièces montées sur l'espionnage et le sabotage — deux termes toujours irréfutables. Les consuls ne sont pas épargnés. Il y a aussi le raffinement des excuses écrites, largement reproduites dans les journaux. L'ironie a voulu que les victimes en fussent d'abord des journalistes. Mais ce qui a ouvert les yeux c'est, encore plus que les déclarations de Mao Tse Toung, ce suprême dédain: les communistes interdisent les transferts vers Changhaï des devises étrangères, eux qui en sont réduits à un papier sans valeur.

Ainsi la mission de Mao Tse Toung apparaît : elle est de guerre économique, quelque chose comme le blocus continental appliqué à l'Asie. La capture des ports chinois n'est qu'un morceau de la tactique mondiale pour précipiter la crise économique dans les nations capitalistes. Le plan sera appliqué : il n'est actuellement aucune possibilité de « titisme » jaune. C'est en vain que les « anciens » tablent sur la chinoiserie de la Chine, en se remémorant l'histoire d'il y a vingt ans, quand Tchiang Kai Chek se retournait contre son grand allié, le parti communiste : maintenant la flamme ne dépend plus de quelques émissaires russes, elle est entretenue par des millions de jeunes, élevés sur commande dans les écoles du nord de la Chine. Peut-on alors compter sur la pression des besoins matériels ? Mais aucun pays n'est plus propre à l'autarcie ! En réalité jamais l'immense masse paysanne n'a été atteinte par l'occidentalisme ; il lui suffit, en fait d'économie moderne, d'un peu de riz et de quelques vêtements ! Que le communisme apporte un ordre sans *squeeze*, et le peuple acceptera n'importe quoi. Certes l'autarcie gênera les riches, mais ces riches ne sont-ils pas justement les ennemis du régime, des gens à abattre ? A l'égard de l'incompressible il restera toujours le *smuggling*, l'achat à la sauvette sur quelque marché mondial.

Certes les Anglais ne redoutent pas dans l'immédiat une action contre Hong-Kong, quand bien même les armées communistes s'empareraient de Canton : il faut à Mao Tse Toung le temps de l'installation. Mais ils n'ont pas oublié qu'il y a vingt ans l'îlot fut l'objectif du Kouomintang, et ils savent bien que Hong-Kong est une plaie permanente à l'orgueil céleste, une perte de face pour toute la Chine.

EN ATTENDANT L'ANGLETERRE AMÈNE DES RENFORTS

Aussi maintenant des bateaux à la chaîne amènent-ils d'Angleterre des soldats par régiments — c'est pour la séeurité intérieure, paraît-il. Enorme était la disproportion des quelques milliers de sujets britanniques quasi délayés dans une masse jaune de deux millions. Un jour ils auraient pu disparaître dans un énorme remous. Certes jamais plus paisible n'a été une foule chinoise. Mais quels ferments ne s'y développent-ils pas intérieurement ? Il est quand même un signe grave : même de la part des Chinois riches il n'y a pas eu d'inscriptions à la milice, une sorte de garde civique récemment instituée par les Anglais. Au fond peu de Célestes sont *reliable,* pas même les excellents policiers de Hong-Kong, encore moins les commerçants, qui depuis quelque temps déjà négocient leur grâce auprès des agents de Mao Tse Toung. Ceux-ci ont travaillé en profondeur, grâce à l'hospitalité qui fut si généreusement accordée par les Britanniques, encore récemment, à tous les ennemis des nationalistes. Théoriquement il n'est pas de parti communiste à Hong-Kong, mais longtemps ont prospéré toutes ses annexes comme la Ligue démocratique, le comité révolutionnaire du Kouomintang (lequel est antikouomintang), le parti des travailleurs, etc., tout cela groupé en un front uni. Quand les Anglais, enfin arrivés à l'inquiétude, ont imposé l'enregistrement des organisations politiques « munies de ramifications à l'extérieur de Hong-Kong », le seul résultat a été le passage à la clandestinité.

Mais les mesures militaires anglaises dépassent largement le cadre de l'ordre de Hong-Kong : elles aboutissent au camp retranché, fortifié surtout contre la terre, avec une puissance de feu moderne faite pour faucher les vagues d'assaut, si innombrables soient-elles. C'est depuis quelques semaines une accumulation de moyens : les troupes débarquent avec un grand accompagnement de tanks et de canons ; mais il y a aussi deux porte-avions qui accourent — actuellement des bulldozers fabriquent des pistes de secours. Toute cette puissance est concentrée sur les « nouveaux territoires », ce ruban continental qui sert de tampon à Hong-Kong, face à la Chine. Certes les Anglais ne croient pas à l'agression pure et simple exécutée sans préavis : il est probable que le déclenchement se fera par effets accumulatifs lors d'un incident interne à Hong-Kong quand les divisions communistes se seront massées sur la frontière.

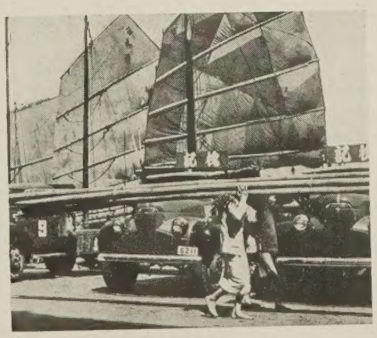
Maintenant Hong-Kong n'a plus qu'un espoir d'échapper à la grande épreuve, et c'est, paradoxalement, le redressement des nationalistes. Depuis deux mois les armées de Mao Tse Toung ne progressent plus. Les nationalistes ont profité du répit pour réagir ; dans les confins désertiques de l'Est Chinois les généraux musulmans harcèlent avec leur cavalerie les lourds fantassins de Mao Tse Toung ; au sud du Yang-Tsé-Kiang, l'armée du général Pai Fun Tsi — le « grand général » — a bouché les cols aux avant-gardes communistes ; une division de Formose a été jetée sur la côte pour opérer dans les arrières de l'ennemi et, surtout, le récent blocus par les nationalistes a paralysé Changhaï, avec ses six millions d'hommes à entretenir. Certes, ces quelques succès n'ont pas entamé l'énorme supériorité numérique des troupes de Mao Tse Toung, et un coup de boutoir est toujours possible, même prochainement. Et cette amélioration nationaliste a été suffisante pour que les Anglais reviennent à la neutralité de fait dans l'espoir qu'une prolongation nationaliste épargnera bien des épreuves à Hong-Kong, perle de la couronne.

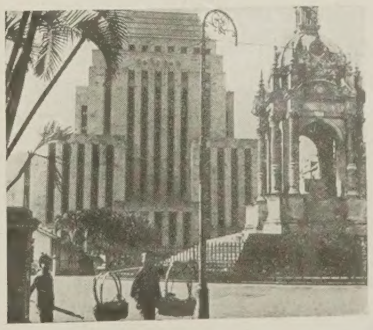
Photographies *China Mail* et Brisard.

L'arrivée d'un paquebot a Hong-Kong attire toujours de pittoresques barques chinoises. Ici, le « Général-Gordon » dans le dock de Kowloon.

Les taxis qui existent a Hong-Kong ont surtout une clientèle européenne ; les Chinois sont restés fidèles au pousse-pousse.

La pêche doit compenser les trop maigres rations de riz.





Contrastes de Hong-Kong : des porteurs et de modernes camions ; a droite, la Banque de Shanghai et le monument de la reine Victoria.

HAMMERFEST, VILLE LA PLUS SEPTENTRIONALE DU MONDE, COMPLÈTEMENT RASÉE PAR LES ALLEMANDS EN RETRAITE, EST PEU A PEU RECONSTRUITE.

DANS L'EUROPE EN ÉVOLUTION

LA NORVÈGE AU TRAVAIL

PAR J.-S. ARCTURUS

On s'alarme puis on se rassure volontiers tour à tour, au gré des fluctuations de la politique internationale. Pourtant la guerre ou la paix ne résultera-t-elle pas moins des éclats de tel Grand et de la riposte verbale de ses interlocuteurs que d'une maturation de la conjoncture internationale, dont l'Europe est l'essentiel objet ? La millénaire évolution sociale, qui élargit progressivement l'aire de la paix du cadre minuscule de la famille à ceux de la tribu, de la contrée, de la nation, et qui ne peut s'en tenir à cette étape vers la paix universelle tant désirée, sera-t-elle continuée en Europe par les nations européennes, de leur plein gré et selon les normes de leur propre civilisation, ou sera-t-elle bouleversée, déroutée par des forces étrangères et hostiles ? Telle est l'incertitude du temps présent. Et nous assistons à une sorte de course entre les forces fédératives saines et les autres. Selon que les premières ou les secondes l'emporteront à une heure fatidique indéterminée, mais peut-être prochaine, nous aurons une Europe unie, heureuse, et la paix, ou le chaos, les convulsions sociales et la guerre.

Il importe donc de savoir lesquelles de ces nations occidentales forment des points forts et des points faibles et si ces dernières pourront surmonter, avec l'aide Marshall, les difficultés qui les assaillent, assez vite pour que l'unité devienne possible en temps utile.

Considérant les choses de ce point de vue, nous portons d'abord un regard interrogateur vers la Norvège. Sa situation géographique en fait l'une des pierres angulaires de l'Europe — la dernière guerre l'a prouvé. Grande par sa superficie (324.000 kilomètres carrés) et par sa longueur (1.850 kilomètres), elle est petite par le nombre de ses habitants, qui tiendraient dans Paris, (environ 3.200.000) et elle a une frontière commune avec l'énorme U. R. S. S.

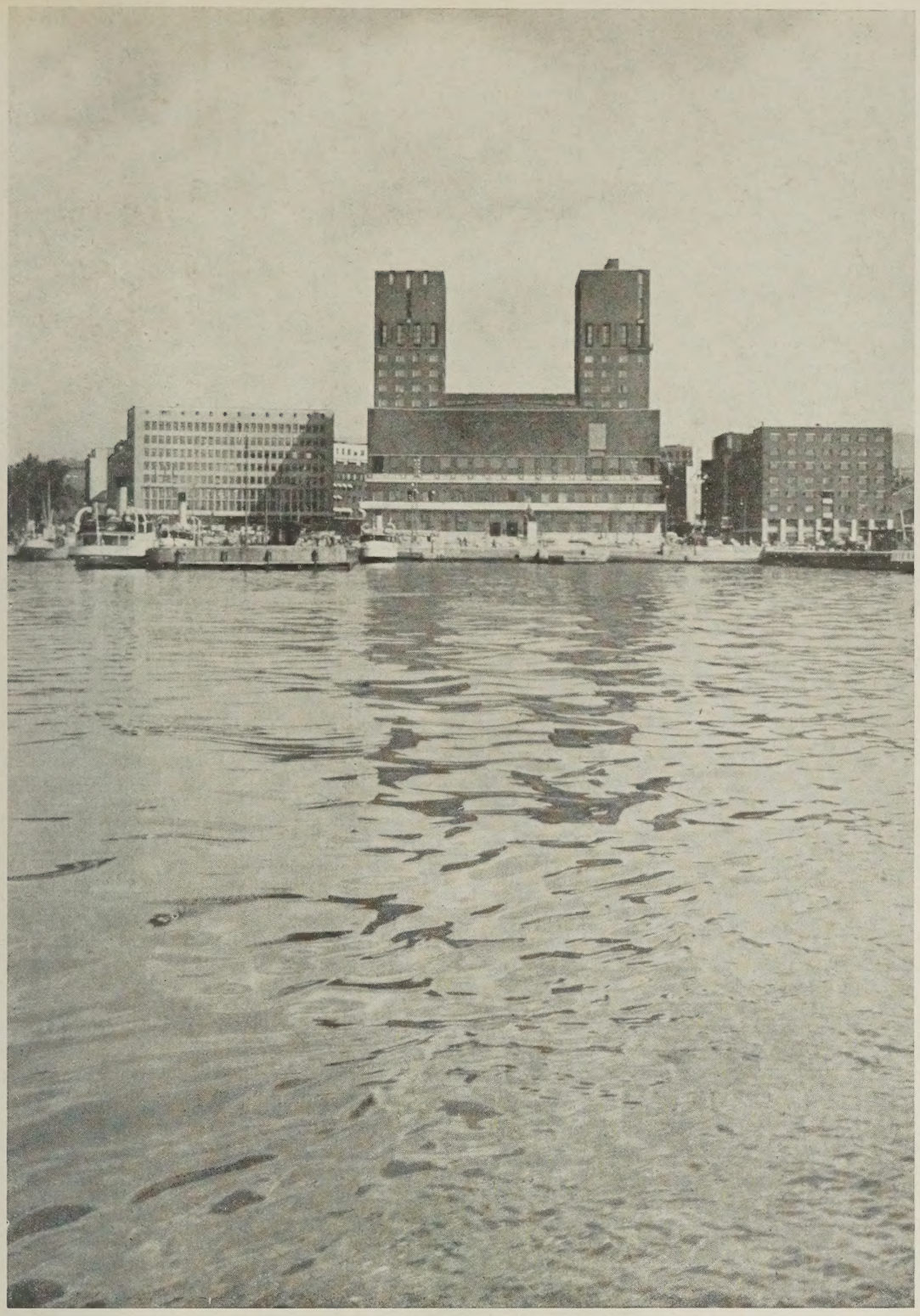
Or les phénomènes sociologiques — comparables en cela aux phénomènes physiques — tendent à créer des courants allant des zones de pression vers les zones de dépression. Moins dense est la population d'un pays, plus fortes doivent être sa structure économique et politique, sa compréhension du temps présent, ses activités utiles pour qu'il puisse maintenir sa position.

La Norvège dépend essentiellement du commerce international. Un quarantième seulement de son territoire étant cultivé, elle doit importer une masse de denrées agricoles en plus des matières premières nécessaires à son industrie. Toutes les branches de son économie sont tributaires d'importations qu'elle compensait partiellement avant la guerre par l'exportation des produits de la mer, de la forêt, des industries électrochimique, métallurgique et nitrogène. Exportant moins qu'elle n'importait, le déficit était comblé par les bénéfices d'une énorme flotte marchande (4.900.000 tonnes en 1939) qui payaient un tiers des importations et laissaient un surplus de quelques millions de dollars.

Que restait-il de ce bel équilibre à la fin de la guerre ? La flotte était réduite de moitié et les navires restants avaient été surmenés pendant les hostilités. Les mines de fer du Finnmark avaient été détruites et les villes de cette province septentrionale, rasées par les Allemands devant l'avance russe. Les stocks avaient fondu de moitié. L'équipement industriel était endommagé. L'ensemble des pertes équivalait à 2.000 milliards actuels. La population aspirait à retrouver tout de suite le niveau d'existence d'avant la guerre, mais les biens nationaux terriblement diminués y eussent-ils été entièrement consacrés qu'ils n'eussent procuré qu'un bien-être provisoire. Il fallait restaurer d'abord les moyens de production et la flotte, et cela impliquait des importations massives que ne pouvaient payer ni des exportations réduites ni les revenus d'une flotte amputée ; d'autant moins que le bénéfice par tonne de fret n'avait augmenté que de 211 % par rapport à 1938 quand la tonne de marchandise importée coûtait 305 % plus cher. D'où une pénurie alimentaire foncière comme il n'en n'exista jamais en France.

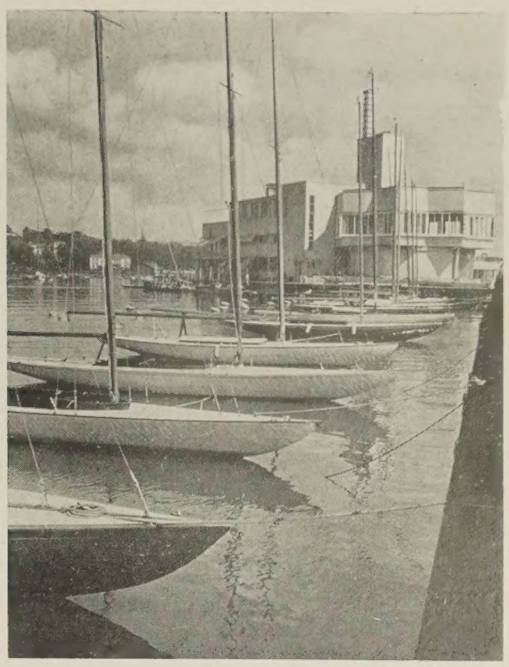
La perte de gros clients et fournisseurs européens, entre autres l'Allemagne, avec lesquels son commerce était positif avant la guerre, obligea la Norvège à importer beaucoup plus des Amériques, surtout des Etats-Unis. De sorte que ses échanges avec la zone dollar, bénéficiaires de 5 millions de dollars en 1938, devinrent déficitaires de 170 millions en 1947. Même renversement à l'égard de la zone sterling : 15 millions en 1938, 87 millions en 1947. Par contre la balance demeurait positive avec les autres zones. Au total le commerce extérieur norvégien, bénéficiaire de 24 millions en 1938, était déficitaire de 160 millions en 1946 et de 250 millions en 1947.

Le gouvernement finança ce déficit avec les bénéfices réalisés sur les transports maritimes pendant les hostilités et les indemnités d'assurances sur les



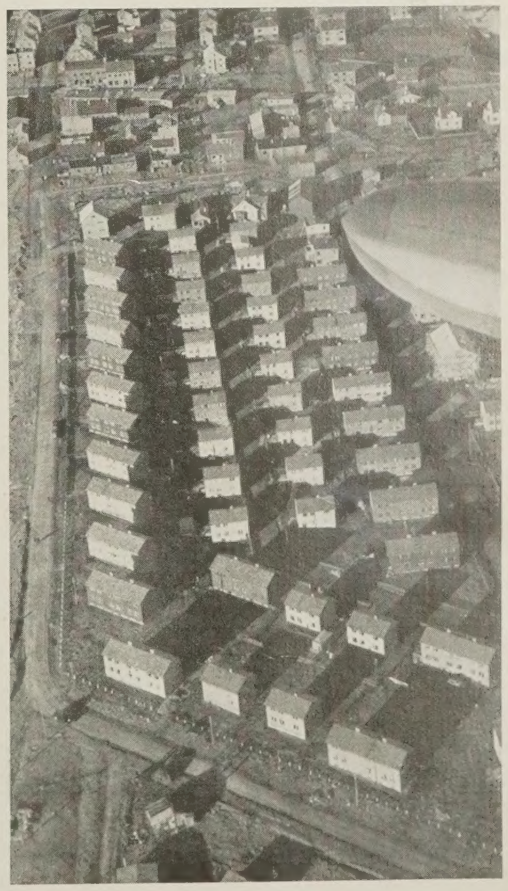
L'HOTEL DE VILLE ET LE MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, QUI DOMINENT LE PORT D'OSLO.

UNE CITÉ UNIVERSITAIRE DONT LES BATIMENTS SONT INSPIRÉS DE L'ARCHITECTURE LA PLUS RÉCENTE.

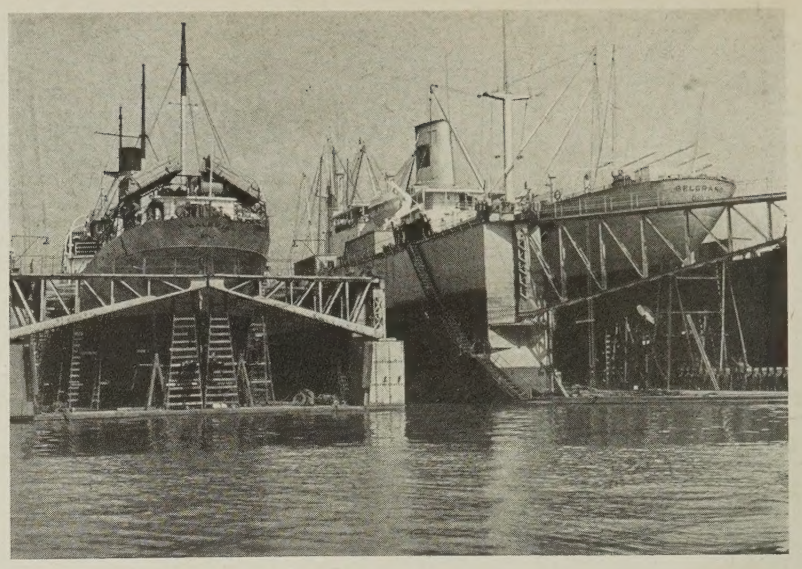


LE RESTAURANT SUR PILOTIS « DRONNINGEN » A OSLO. LES GLACES, PARTIE IMPORTANTE DE L'ALIMENTATION, SONT DÉGUSTÉES PARTOUT.

A BODO LES MAISONS SONT DISPOSÉES DE FAÇON A NE PAS SE FAIRE D'OMBRE MUTUELLEMENT.



TAXIS A STAVANGER. CE SONT DES VOITURES AMÉRICAINES RÉCENTES.



NAVIRES RÉPARÉS AUX DOCKS FLOTTANTS DU CHANTIER NAVAL D'OSLO.

navires perdus, qui couvrirent un tiers seulement des pertes réelles, soit environ 140 millions de dollars-or aux Etats-Unis et l'équivalent de 320 millions de dollars en sterling, auxquels s'ajoutaient des crédits accordés par la Suède (50 millions de couronnes suédoises), par le Canada (30 millions de dollars) et par divers organismes gouvèrnementaux des Etats-Unis : Maritime Commission, War Assets Administration, etc. (46 millions). D'autre part la Banque de Norvège emprunta 13 millions de dollars à des banques de New York.

Fin 1947 ces ressources étaient presque épuisées. La Banque de Norvège avait encore une réserve d'or équivalant à 75 millions de dollars, et 100 millions de devises comprenant beaucoup de sterling et peu de dollars. Il fallut donc réduire le programme des importations pour 1948 de 15 % par rapport à l'année écoulée, sans réduire les achats de navires, qui demeuraient prioritaires. En même temps la Norvège augmentait ses échanges avec les pays de l'Europe orientale (poissons et huiles de poisson contre céréales) de quelque 7 millions de dollars en 1938 à 37 millions en 1947 et 60 millions en 1948, tant en exportations qu'en importations. Ces pays compensaient ainsi dans une certaine mesure la perte du marché allemand, et ces transactions s'équilibraient. Le déficit de 1948 fut ainsi ramené à 200 millions. Le gouvernement en finança les deux tiers en hypothéquant des navires, en vendant des devises et une partie de la réserve d'or, sur laquelle d'ailleurs il remboursa 23 millions, dont le prêt des banques newyorkaises. Le tiers restant fut couvert par l'Economic Cooperation Administration (E. C. A.), car à partir de cette année-là commençait à jouer le programme d'aide à l'Europe. L'O. E. C. E. impliquant une étroite collaboration entre les nations occidentales, le gouvernement norvégien déclara que la Norvège y prendrait part et modifierait au besoin en conséquence le budget national.

Le budget de 1949 fut donc établi en tenant compte du programme de redressement européen. Les 220 millions de déficit sont financés par des prêts de l'Export-Import Bank, par l'E. C. A. et par les bénéfices de la flotte marchande, restaurée avec une rapidité prodigieuse puisqu'elle atteint presque son tonnage d'avant guerre. Elle est l'une des industries qui rapportent le plus, relativement à la main-d'œuvre employée. C'est vrai surtout des bateaux-citernes, qui occupent une place grandissante dans la flotte norvégienne. Dans quatre ans ils représenteront la moitié de son tonnage total.

Il y a quelques mois, à Paris, à l'issue d'une remarquable communication faite par M. Cangardelle sur l'avenir de la marine marchande française, l'Académie de Marine exprimait le vœu que son tonnage en bateaux-citernes fût fortement accru. Le bien-fondé de ce vœu se trouve confirmé par l'orientation des efforts des armateurs norvégiens, soutenus en cela par leur gouvernement.

En somme la nation a très bien compris l'effort qui lui incombe. Elle s'est mise au travail, sans précipitation mais avec persévérance, quoique de lourdes taxes — grâce auxquelles le gouvernement finance en partie la reconstruction — ne l'incitent guère à travailler davantage, réduisent l'épargne individuelle et poussent même à dépenser les économies antérieures. Ce qui n'est pas sans inconvénients puisque le programme de relèvement à long terme prévoit qu'une épargne équivalant à 225 millions de dollars devrait en financer la moitié. Peut-être le gouvernement devra-t-il tronquer ce programme sans réduire les investissements destinés aux industries d'exportation et qui représentent 40 % du tout. Il contrôle rigoureusement les prix — qui sont un peu plus élevés qu'à la fin de la guerre — et les salaires, et prévient ainsi les désordres qu'engendrerait une course entre les uns et les autres, comme nous en avons fait l'expérience en France. A part une grève faite par 1.800 ouvriers pendant six semaines, en octobre 1948, aux entreprises métallurgiques de Heroya, et dont les meneurs furent condamnés tant par les syndicats ouvriers que par le gouvernement, il n'y a pas de perturbation dans le travail.

Aux industries nitrogènes, qui trouvent maintenant dans l'air et l'eau une matière première inépuisable, s'en ajoutent de nouvelles, comme l'exploitation de l'alginat, que l'on extrait d'une algue de mer et qui entre dans la fabrication des matières plastiques, des cosmétiques, de la confiserie, des colorants pour textiles, etc. Les trois grandes ressources naturelles : poissons, huiles et graisses de poisson et de baleine, bois et sous-produits, ont plus que doublé par rapport à l'avant-guerre et fournissent les trois quarts des exportations.

Dans l'ensemble les industries d'exportation n'ont pas encore atteint leur production d'autrefois, faute de matériel ou de matière première, tandis que, selon les statistiques officielles, celles qui travaillent pour la consommation intérieure produisent 140 % par rapport à 1938. Ce qui au premier abord semble en contradiction avec les restrictions de la vie courante. Par exemple l'industrie du bâtiment est très active. Sa main-d'œuvre est de 30 % plus nombreuse qu'avant la guerre. Sur 12.000 maisons détruites environ 6.000 ont été reconstruites. Mais, les bâtiments industriels ayant le pas sur les habitations, des milliers de sinistrés ont l'impression que rien n'a été fait.

Les textiles sont très rationnés. Un homme a droit à un costume et à une chemise par an. Se procure-t-il des sous-vêtements, des chaussettes? C'est aux dépens de la chemise ou du complet. Mêmes restrictions pour les femmes. L'achat du linge de maison est fait au détriment du linge de corps. L'alimentation fait aussi l'objet d'un strict rationnement. Point de fruits du tout. Les légumes sont en vente libre mais rares. Très peu de charcuterie et de fromage. La viande, à peu près inexistante, est remplacée par une consommation accrue de lait, de beurre et de glaces exquises que l'on déguste en quantités incroyables. Le fond solide de l'alimentation est fait de poisson, de pommes de terre, de *smörbröd* ou hors-d'œuvre servis sur des tartines beurrées, de plantureux gâteaux à la crème et de lait, que l'on boit cru au cours des repas, ou de bière. L'ouvrier norvégien emporte dans sa sacoche sa bouteille de lait comme le Français sa chopine de vin.

Les huit heures de travail quotidien n'étant interrompues qu'un moment, vers midi, par une collation de smörbröd, le repas de résistance est pris à partir de 16 heures. Aussi mange-t-on souvent au restaurant. L'arrêt du travail en plein après-midi permet à chacun de profiter au meilleur de la journée, au moins en cette saison, d'une nature exceptionnellement belle. Ici un bateau n'est pas un luxe. Après la sortie des bureaux le fjord se couvre de voiles. Par contre la fermeture des magasins à l'heure où les nôtres sont encore en pleine activité plonge la ville dans une sorte de somnolence.

Contrastant avec les restrictions et même l'inexistence de denrées indispensables, et par l'effet d'une psychologie dont le bien-fondé nous échappe un peu, la consommation du tabac est favorisée par le gouvernement comme étant un soutien moral nécessaire. Elle est supérieure à celle de l'avant-guerre. Les femmes fument autant, sinon plus, que les hommes. Autre fait remarquable: à peu près seuls les chauffeurs de taxi jouissent du privilège de pouvoir acheter des voitures américaines, l'automobile étant leur instrument de travail.

Le gouvernement encourage la consommation des produits norvégiens susceptibles de remplacer des denrées d'importation. L'huile de hareng, soigneusement raffinée, désodorisée, remplace les huiles végétales exotiques dans les conserves. Le papier sert dans tous les cas où il peut remplacer des textiles. Ainsi les coiffeurs vous enveloppent-ils d'un ample peignoir en papier. L'accroissement de l'exportation et les emplois nouveaux ont pour conséquence de restreindre les usages habituels du papier. Restriction toute relative d'ailleurs, puisqu'on ne vous vend pas un objet quelconque, serait-ce un pain, sans l'avoir empaqueté et noué d'une solide ficelle en papier. De grands quotidiens comme *Aftenposten*, qui a des éditions matin et soir, *Verdens Gang, Morgenbladet* et d'autres paraissent sur 8, 12, 14, voire 18 pages grand format. La presse norvégienne s'apparente en quelque sorte à la fois à la presse britannique de grande information par le souci de l'exactitude, et à certains de nos journaux de province : elle ouvre une fenêtre sur le monde, reflète la vie du pays, commente les affaires locales. Certains journaux ont une façon d'être « petite province » très sympathique. Ce caractère régional est d'ailleurs favorisé par les distances qui séparent certaines préfectures de la capitale et qui, d'autre part, donnent aux transports et communications une si grande importance. Tromsö, la plus grande ville norvégienne au nord du cercle polaire, est aussi éloigné d'Oslo que Paris l'est de Budapest. De Stavanger à Vardö il y a la même distance qu'entre Paris et Sofia. Le pays étant montagneux, crevassé de fjords, et certaines villes étant insulaires, le rail et la route doivent nécessairement coopérer avec le bateau. La reconstruction, la remise en activité du pays tout entier, et aussi un grand désir de voyager — n'est-ce pas en voyageant que l'on jouit le plus vivement de la liberté recouvrée? — ont augmenté de 110 % l'activité des moyens de transport. De plus l'avion, maintenant, raccourcit les distances. Tromsö n'est plus à quatre jours de mer mais seulement à quelques heures de vol d'Oslo. Les armateurs ont compris que, surtout dans un pays comme le leur, des missions incombent à l'avion dont le bateau ne peut s'acquitter. L'inverse étant aussi vrai d'ailleurs, ils ont vu en lui un auxiliaire plus qu'un concurrent, et ils ont collaboré avec les banques et le gouvernement à la formation d'une société norvégienne de navigation aérienne, *Det Norske Luftfartsselskap* (D. N. L.), dont l'histoire et l'activité se trouvent liées à celles des lignes danoise et suédoise. En effet la coopération de ces trois compagnies privées, en un ensemble connu sous le nom de *Scandinavian Airline System* (S. A. S.), montre comment des peuples loyaux et de bonne volonté trouvent dans le domaine de l'économie une harmonie qu'ils ne trouvent pas dans celui de la politique. Nous expliquerons comment ce système aérien fut conçu en pleine guerre, avec le soutien des Etats-Unis, alors que la Norvège et le Danemark étaient occupés par l'Allemagne, et comment il prit naissance.

LA NUIT COMME LE JOUR, LES PROMENEURS SONT NOMBREUX SOUS LES PLATANES DE LA « RAMBLA ».

ENTRE LA « RAMBLA DES OISEAUX » ET LA « RAMBLA DES LIVRES », VOICI LA « RAMBLA DES FLEURS ».

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN, PRÉTEXTE COMME UN AUTRE POUR DANSER SUR LES PLACES PUBLIQUES.

BARCELONE

OMBRES LUMIÈRES

PAR JACQUES VINEUSE

AGUÈRE plus d'une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de la frontière française, Barcelone n'a pas grand'chose de typiquement espagnol ; c'est une belle ville comme il existe au monde beaucoup d'autres belles villes. Et pourtant c'est une ville extraordinaire qui ne ressemble à aucune autre.

S'il fallait la définir d'un trait je dirais que Barcelone est la ville qui ne laisse pas place au sommeil. Voilà quelques années, avant la guerre, un jeune diplomate français y avait été envoyé en mission. De retour à Paris, comme il faisait son rapport, son supérieur l'interrompit :

— Au fait, combien de jours êtes-vous resté là-bas ?

— Impossible de vous répondre, je ne me suis jamais couché.

L'étranger de passage a beau être au fait des heures espagnoles, il a beau savoir qu'on déjeune entre 3 et 4 heures de l'après-midi et qu'on dîne aux environs de 11 heures du soir, il lui arrive parfois d'être trahi par ses réflexes naturels.

Un soir des amis m'avaient demandé de passer chez eux à 11 heures. Nous devions aller au spectacle. Je ne doutais pas qu'en l'occurrence tout le monde aurait déjà dîné. Or mes amis m'accueillirent avec des cocktails. Le dîner, plantureux, avait été prévu pour 1 h. 30 du matin.

Les spectacles commencent en principe à 10 h. 45. Mais personne ne s'aviserait d'arriver au théâtre avant 11 h. 15.

Si les magasins restent ouverts en toute saison jusqu'à 8 heures du soir, la plupart des bureaux, l'été venu, ne sont ouverts que de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi — mais « sans interruption », comme tint à le souligner mon interlocuteur, non sans une nuance de fierté dans l'accent...

AU LONG DE LA RAMBLA

Il n'en est pas moins vrai que Barcelone, capitale des textiles, est une grande cité industrielle.

— Ici, me confiait gravement Enrique, on ne pense qu'aux affaires. Barcelone est la ville d'Espagne où de beaucoup on travaille le plus. Vous ne verrez jamais, comme à Madrid, cette foule de gens qui restent des journées entières à traîner au café. A Barcelone il n'y a personne dans les cafés... du moins en hiver.

Cette dernière précision n'était pas inutile. D'abord parce que j'en connaissais assez de Barcelone pour être prêt à m'inscrire en faux contre une affirmation que je n'eusse pas hésité à qualifier de fallacieuse. Ensuite parce que ces confidences dont me faisait bénéficier mon ami Enrique avaient pour cadre la terrasse d'une *horchateria* du Paseo de Gracia, où nous avions eu grand'peine à trouver une table, bien que ladite terrasse s'étendît sur près de 200 mètres de long !

Une horchateria, c'est un café où l'on consomme plus particulièrement des *horchatas de chufa*. La horchata de chufa est un liquide légèrement sucré et délicieusement rafraîchissant obtenu par le concassage de petits tubercules — les chufas — que seul produit le sol espagnol, et qui rappelle un peu le lait de la noix de coco (de celle qu'on cueille sur les rivages du Pacifique s'entend, non de celle qu'on achète place de la Madeleine).

Je crois que je ne me lasserai jamais de déambuler à l'ombre des platanes de la *rambla*, quitte à m'asseoir de temps en temps sur l'une de ces chaises dont les deux interminables rangées se font face de part et d'autre de l'allée centrale, et à « admirer comment va le monde ». La rambla est l'un des endroits les plus vivants que je connaisse, et ce à toute heure du jour ou de la nuit. Ce long boulevard constitue à lui seul une scène où se déroule en spectacle permanent —

Les orchestres barcelonais sont souvent mixtes. Ces jeunes femmes au tambourin sont des chanteuses que l'on appelle des « vocalistes ».

Les gitans abondent a Barcelone, et cette jeune danseuse, nièce de Carmen Amaya, compte marcher bientot sur les traces de sa tante.

DANS BARCELONE LES SOIRÉES ET LES NUITS D'ÉTÉ SONT CHAUDES, ET LES CATALANS S'EN VONT VOLONTIERS PIQUE-NIQUER SUR LA PLAGE TOUTE PROCHE.

les « figurants » y sont presque aussi nombreux à 5 heures du matin qu'à 5 heures de l'après-midi — une petite comédie humaine aux cent actes divers.

La rambla s'étend de la plaza de Cataluña, centre nerveux de Barcelone, à la plaza de la Paz, aux abords du port, que domine un Christophe Colomb dont le bras tendu donne aux passants une précieuse indication : il les renseigne sur la direction de l'Amérique. Au long de son parcours la rambla change plusieurs fois de nom. Il y a la rambla de Canaletas, la rambla del Centro, la rambla Santa Monica, etc. Mais plutôt que d'avoir recours à ces dénominations officielles les Barcelonais préfèrent situer les différentes ramblas sous des vocables plus poétiques. Ils vous parleront de la rambla des oiseaux, de la rambla des fleurs ou de la rambla des libraires, l'allée centrale de ces diverses parties de la rambla étant effectivement occupée par des marchands d'oiseaux, de fleurs ou de livres. On voit ainsi se succéder de 20 mètres en 20 mètres, ouvertes à tous les vents (mais il n'en souffle guère à Barcelone), de petites librairies aux étalages étrangement bariolés, où la publicité pour tel ou tel livre est faite à l'aide de grosses affiches en couleurs très directement inspirées de celles qu'on peut voir à l'entrée d'un cinéma.

A noter que Barcelone n'est pas seulement la capitale de l'industrie textile et des courses de taureaux. C'est aussi la capitale de la peinture. Trente-cinq expositions de peinture, réparties en trente-cinq salles, y sont ouvertes en permanence d'un bout de l'année à l'autre, chacune des salles étant tenue de changer de programme tous les quinze jours. La plupart de ces salles sont alimentées par les œuvres de peintres catalans, ce qui représente de leur part une production peu ordinaire.

Avis aux touristes : se méfier des cireurs de chaussures qui offrent leurs services sur la rambla ou ailleurs. Non pas que ces jeunes gens ne s'acquittent fort bien de leur tâche : après être passés par leurs mains vos souliers pourront vous tenir lieu de miroir à barbe. Seulement ces habiles professionnels n'hésiteront pas à profiter du moindre moment d'inattention de votre part pour, d'un coup de tenailles sec et précis, faire sauter les parties inférieures de vos talons et pour les remplacer, avec une célérité toute aussi remarquable, par des talonnettes de caoutchouc tenues toutes prêtes à votre intention. Coût : 40 pesetas au lieu des 2 pesetas réglementaires de « cirage ».

A la dernière *feria* de Séville un Anglais s'est laissé faire le coup, paraît-il, cinq fois de suite. Il faut reconnaître que ce citoyen britannique était particulièrement doué.

FÊTES CATALANES

Un problème que je considère pour ma part comme parfaitement insoluble : découvrir, en Espagne en général et à Barcelone en particulier, une semaine, une seule, dont le cours ne soit pas interrompu par un jour férié. Récemment un homme d'affaires parisien qui avait à se rendre à Barcelone et dont le temps est toujours compté crut bien faire les choses en laissant passer Pâques, l'Ascension, la Pentecôte et même la Fête-Dieu. Il arriva donc à Barcelone persuadé que rien ne viendrait interrompre son activité professionnelle. Las ! Il avait oublié la San Juan, la fête du solstice d'été, que la Catalogne tout entière ne saurait manquer de célébrer avec éclat.

Ce jour de repos de la San Juan, il faut d'ailleurs reconnaître que les Barcelonais le méritent largement. La totalité de la nuit précédente, ils l'ont passée dans la rue, au café, dans les bals populaires en plein air, à chanter, à danser, à jouer de la guitare, à « faire la *verbena* » en un mot, sans oublier de manger la *coca,* le traditionnel gâteau aux amandes, qu'arrosent de fréquentes rasades de *csangria* ou de *manzanilla.* Les feux d'artifice, les pétards fusent, éclatent de toutes parts, de joyeux bûchers sont allumés aux carrefours au-dessus desquels voltigent des couples de jeunes gens se tenant par la main, cependant que se répondent les unes aux autres les illuminations des collines de Tibidabo et de Montjuich. Dans certaines artères populaires la chaussée est envahie au point d'interdire le passage du moindre véhicule.

LE FLAMENCO

Vers 7 heures du matin (l'heure d'été espagnole est en avance d'une heure sur la nôtre), alors que se sont éteints les derniers lampions et que se fait déjà sentir la chaleur des premiers rayons de soleil, il y aura encore du monde sur la rambla. Ici on fait cercle en battant des mains autour d'un danseur de *flamenco* encore trépidant malgré une nuit exténuante. Plus loin s'esquissent les rondes d'une *sardana,* la danse spécifiquement catalane, tandis que s'élèvent les stridentes modulations de cette longue flûte qu'on appelle *tenora.* Sur les chaises bordant l'allée à l'ombre des platanes on aperçoit çà et là, insensibles au bruit, affalés, inertes, des hommes, des femmes qui ont trouvé plus simple de s'endormir en pleine rue plutôt que de rentrer chez eux.

La San Juan, nous l'avons dit, est une fête essentiellement catalane. Quelques jours plus tard survient la San Pedro, qui, elle, est une fête espagnole tout court, célébrée avec éclat, notamment à Madrid. A cette occasion Barcelone consent à un effort. Sans doute pour ne pas s'entendre accuser une fois de plus de tendances séparatistes, Barcelone se résigne à fêter la San Pedro à peu près, mon Dieu, comme elle a fêté la San Juan.

On aime ou on n'aime pas le flamenco — non, le mot n'est pas assez fort : on est passionné de flamenco ou hostile au flamenco. Cela ne se discute pas. J'avoue que je fais partie des passionnés. Je veux parler surtout du flamenco « chant » : la danse constitue un accessoire certes important, mais, à mon avis, seulement un accessoire. Le chant flamenco agit sur les nerfs comme une drogue. Cela est particulièrement sensible dans une petite salle où sont réunis de vrais amateurs. L'auditoire est d'abord silencieux et comme sur ses gardes. Puis, à mesure que monte et s'abaisse cette lamentation faite d'étranges vocalises, on le sent qui s'émeut et devient la proie d'une sorte d'envoûtement. Bientôt quelques « olé » se font entendre, graves, caverneux, comme arrachés au fond des poitrines, qui ensuite exploseront dans un immense jaillissement de gratitude et d'enthousiasme. Une jeune Espagnole à qui je faisais part du plaisir très vif que je prenais à ces sortes d'auditions me fit cette réponse, encore enjolivée par un charmant accent :

— N'est-cé pas ? On dirait qué ça arrive jusqué dédans !

D'un chanteur de flamenco, d'une danseuse de flamenco on dira seulement : « « Il est flamenco » ou « elle est flamenco ». On est flamenco de naissance ou l'on ne sera jamais flamenco. Cela ne s'apprend pas. Pour être flamenco il est bon d'avoir dans les veines un sang au moins 90 % gitan.

Aux flamencos de théâtre, édulcorés, « arrangés » à l'usage du grand public, qui constituent le fond de la plupart des spectacles de variétés tant à Barcelone qu'à Madrid, je préfère de beaucoup les petits flamencos privés qui s'improvisent sur le coup de 3 heures du matin, après le dernier verre d'anisette avalé à une terrasse de la rambla ou dans une boîte du *barrio chino.* Pour peu qu'on le veuille, le miracle s'accomplit toujours. D'une ruelle sombre surgira tout à coup le guitariste — et pas n'importe lequel, celui précisément qu'on souhaitait d'avoir — qu'encadreront bientôt les meilleurs chanteurs et les meilleures danseuses. Et l'on s'en ira finir la nuit dans un bistro du port, non sans que la petite bande se soit enrichie en route d'au moins une famille nombreuse de gitans — papa, maman, et une bonne douzaine d'enfants, neveux et petits cousins.

Les peuples des pays de soleil peuvent-ils ignorer leur bonheur ? Ne jamais souffrir du froid, vivre sous un ciel dont le bleu embellit les choses et réjouit les cœurs, c'est bénéficier d'une richesse qui en remplace bien d'autres.

On raconte qu'étant appelés lors de la création du monde à exprimer leurs desiderata les Espagnols tinrent au bon Dieu ce langage :

— Nous voulons le soleil ; nous voulons la mer ; nous voulons la montagne ; nous voulons des vins généreux, des femmes qui soient de bonnes épouses et s'entendent à la danse.

Le bon Dieu, comme on sait, exauça ces vœux.

Un jour pourtant, précise l'histoire, un Espagnol s'avisa soudain que ses compatriotes avaient omis quelque chose :

— Nous voulons aussi, dit-il au bon Dieu, un bon gouvernement.

— Ah ! ça, non ! répondit le bon Dieu (avec une nuance d'agacement dans la voix). Avec tout ce que vous avez déjà je n'arriverais plus à garder un seul client au paradis. Tout le monde voudrait aller en Espagne...

AVANT DE MONTER A BORD M. VINCENT AURIOL ET LES OFFICIELS ÉCOUTENT « LA MARSEILLAISE ».

LES HOTES APPRÉCIENT UN MENU DE CHOIX PRÉPARÉ DANS UNE CUISINE ULTRA-MODERNE.

A LA TABLE D'HONNEUR, L'ÉLÉGANTE M^me^ E. FAURE, FEMME DU SECRÉTAIRE D'ETAT AUX FINANCES.

AU DÉJEUNER INAUGURAL DE NOMBREUSES TABLES ENTOURAIENT L

PLAISIRS D'I

IL y a dix ans, à trois ou quatre semaines près, nous partions pour Le Havre inaugurer le *Pasteur* de la Compagnie Sud-Atlantique. Et aussitôt, brutalement, la guerre — nous apprenions au débarqué de la croisière d'inauguration la signature du pacte germano-russe — dix ans d'horreurs et de misères dignes de l'enfer du Dante, et dont nous sortons à peine. Voilà à quoi je songe en ce 18 juillet 1949, tandis qu'un train rapide nous amène derechef au Havre pour inaugurer le nouvel *Ile-de-France* de la Compagnie Générale Transatlantique. Un ciel nuageux argent et or qui de temps à autre lance rageusement aux vitres une poignée de pluie comme un rappel de la bourrasque qui s'achève.

Tout Paris est là — un Paris que les vacances n'ont pas trop éclairci — et qui grimpe allégrement à bord. Un bord à vrai dire que je ne reconnais plus, bien que j'y ai voyagé, retour des Etats-Unis, en mars 1937. Le navire, éprouvé cruellement par la guerre, a changé de robe et nous éblouit. On oublie qu'il naissait en 1927, et il semble sortir tout neuf de quelque atelier de féerie.

L'immense salon de jadis est devenu une éclatante salle de spectacle aux fauteuils rouges et profonds ; la salle à manger des premières apparaît plus imposante encore qu'autrefois, et voici, surprise heureuse, les laques de Dunan qui furent sur *Normandie*. Partout des coins d'intimité, des bars, des salons à travers lesquels nous nous perdons un peu, émus et ravis. De nouvelles cabines de luxe ont été aménagées, dont certaines avec terrasse sur la mer. Et cet éclat, ce confort nous donnent l'impression que la vie, cette fois, vraiment recommence.

Cependant le président de la République, qui vient de décorer la ville du Havre de la Légion d'honneur, est reçu à 13 h. 30 à la coupée par M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, et le commandant Cailloce. Belle minute, émouvante et grave, devant le navire pavoisé, sur lequel ses hôtes d'un

'HONNEUR. A L'UNE D'ELLES ON RECONNAIT Mme PIERRE CALVET.

C-DE-FRANCE

jour acclament le chef de l'Etat. Puis c'est le déjeuner, un grand déjeuner d'autrefois, dans les deux salles à manger du bord. Un menu équilibré et racé qu'orchestrent quelques-uns de nos plus grands vins : gewürtz traminer, haut-brion, romanée saint-vivant, château-yquem, qui unissent à la Champagne l'Alsace, le Bordelais, la Bourgogne.

Tout le monde ici semble les apprécier. Les jolies femmes — très nombreuses — deviennent roses de plaisir et les messieurs graves se déridents. De surcroît des discours peu nombreux et sobres : l'un plein de flamme et d'esprit du président Marie, l'autre de M. Colin, ministre de la Marine marchande, le troisième du président Auriol qui exprime en termes émus sa joie de voir l'*Ile-de-France* porter à nouveau dans le monde le témoignage de nos artistes et de nos décorateurs.

Après l'indispensable visite du navire, trois orchestres font de l'*Ile-de-France* une île de jeux, de ris et de danses, tandis que la salle de spectacle allume ses lustres et ses projecteurs. La Comédie-Française et l'Opéra s'y sont donné rendez-vous avec Jean Piat, Maurice Escande et Jeanne Boitel, d'une part, Lycette Darsonval, Paulette Dynalix et Serge Lifar, de l'autre. Et pour finir quelques joyeux et burlesques propos assaisonnés de main de maître par Jean Rigaux.

La belle journée s'achève. Il faut partir, hélas ! en regrettant de ne pouvoir, comme les heureux passagers du premier voyage le 21 juillet, traverser l'Atlantique sur ce royal morceau de France qui porte à nos amis d'Amérique le message de nos artisans et de nos artistes. — *P.-E. C.*

M. J. MARIE, PRÉSIDENT DE LA « TRANSAT », PRÉSENTE A M. AURIOL L'ÉQUIPAGE ET LE PERSONNEL.

L'ÉLÉGANT CONFORT DES NOUVELLES CABINES DE LUXE DE L' « ILE-DE-FRANCE » FAIT HONNEUR AU GOUT DE NOS ARTISANS.

La chambre de Jacques Kane : on se repose des travaux universitaires avant d'aller au cabaret.

Bien étroites, les chambres d'étudiants, mais on y est entre soi, et c'est entre soi également que l'on goûte aux plaisirs du vieux Quartier Latin.

Après les cours les étudiants noirs artistes se retrouvent entre eux devant la Sorbonne.

LES JOURS ET LES NUITS DES

EN SORBONNE ILS APPRENNENT LES CHANTS DE « L'ÉNÉIDE »...

Feral Benga, « Deus ex machina », règne sur les huit garçons, les protège et les inspire.

Adieu nos parents,
Nous partons avec la paix !
Tam-tam — Tam-tam-tam...
Tam-tam-tam. Tam-tam-tam...

Tout au fond de l'étroite salle, sur une estrade, huit grands garçons au visage sombre, vêtus de kaftans de lin blanc, gesticulent, tapent avec violence sur leurs instruments de bois et chantent en langue wolof toute la poésie du continent noir.

Ces huit grands garçons ne sont pas toujours drapés dans des kaftans : ils portent plus habituellement des complets vestons, des blousons, voire des marinières existentialistes.

Ils sont venus du Sénégal, de la Côte d'Ivoire ou du Dahomey pour faire leurs études à Paris. Là-bas, au pays, ils ont des parents qui certes font ce qu'ils peuvent pour les aider à mener à bien leurs études, mais ils ont beaucoup d'autres enfants, et les mandats qu'ils envoient ne sont pas toujours suffisants. Aussi, en dehors de leurs heures d'étude, ont-ils dû trouver une occupation rémunérée.

L'ONCLE BENGA

Danseur de classe internationale, le grand Feral Benga est peu ou prou l'oncle des huit garçons. Il leur a facilité la tâche en les accueillant dans son cabaret proche du boulevard Saint-Michel, où, après avoir renoncé à son art pendant la guerre, il a repris récemment son activité en étant à la fois patron, cuisinier et... vedette.

Il excelle dans la préparation des plats exotiques. Mais vers minuit le maître queux quitte le bonnet du chef et, dans un très simple appareil de ficelles et de perles cliquetantes, bondit tel un sorcier entre les tables des dîneurs.

JACQUES KANE JOUE DU « SICCOS », TAMBOUR CARRÉ AUX SONS ÉTRANGES IMPORTÉ DE L'OUEST-AFRICAIN.

COMPAGNONS DE LA ROSE ROUGE

... AU CABARET ILS NOUS APPRENNENT LES CHANTS AFRICAINS

Et le tam-tam des étudiants accompagne ses évolutions de ses percussions inlassablement répétées.

UN ORCHESTRE IMPROVISÉ

Jamais ces jeunes gens de familles évoluées n'avaient imaginé qu'ils deviendraient musiciens. Depuis l'enfance ils étaient familiarisés avec les divers instruments du tam-tam ; ils avaient retenu les cantilènes nostalgiques, les marches guerrières, les chansons échevelées, les cris de la chasse.

Ils ont pu très vite s'adapter à leur nouveau métier de baladins et exploiter les trésors folkloriques de leur pays d'origine.

Leur orchestre se compose du pim pah, du rouling, du siccos, du tin tin, instruments de bois de formes diverses, tendus de peau de porc ou de chèvre. Seul le schascha est un tube de métal contenant des cailloux.

Tous les soirs les huit garçons au visage sombre ont battu le tam-tam comme les « griots », sortes de troubadours des villages aux cases de chaume, et, grâce à leur violon d'Ingres primitif, ils ont pu subvenir aux frais de leur année universitaire.

Le cabaret de la rive gauche est devenu le centre de ralliement de la jeunesse africaine, qui y retrouve l'ambiance natale. Beaucoup de spectateurs blancs sont d'anciens coloniaux qui ont gardé au cœur le mal de la brousse.

Maintenant les études sont interrompues. Ceux qui ont passé leurs examens avec succès s'en vont vers le continent noir : ils en rapporteront de nouveaux instruments, d'étranges costumes, des rythmes inouïs et des chansons merveilleusement sauvages qui viendront enrichir les programmes de la saison prochaine et nous transporteront très loin... en plein cœur du « pot au noir ».

HÉLÈNE KERNEL.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

COLLABORATEUR DE FERAL BENGA, RAYMOND EST L'ANIMATEUR ET L'APPARITEUR DU SPECTACLE.

SONAR SENGHOR CHANTE « AÏSSATA » (BELLE JEUNE FILLE DU SOUDAN). — DANSE DU POSSÉDÉ. — LE FÉTICHEUR VIENT LE DÉSENVOÛTER AVEC DES TORCHES.

ETRANGES AFFINITÉS DE RACES DIAMÉTRALEMENT OPPOSÉES SE REJOIGNANT PAR LE RYTHME DE LA DANSE. LES « COMPAGNONS DE ROUTE » QUI PASSENT APRÈS LE NUMÉRO ONT PERDU LEUR BARBE AU MEXIQUE.

LE CAMEROUN ET LA SUÈDE... LE BE-BOP TRAIT D'UNION ENTRE LA CROIX DU SUD ET L'ÉTOILE DU NORD.

LES SPECTATEURS REGARDENT, S'ÉTONNENT, PUIS SONT FINALEMENT CONQUIS PAR LA DANSE.

APRÈS LE CONCERT LES ARTISTES REDEVIENNENT DES GENTLEMEN ET DANSENT AVEC LES CLIENTS.

OUTRE LES NUMÉROS QUI SONT PRÉVUS AU PROGRAMME IL Y EN A DE NOMBREUX AUTRES IMPROVISÉS.

ILS NE DANSENT PAS, MAIS REVIENNENT CHAQUE SOIR GOÛTER LE CHARME DES NOIRES MÉLOPÉES.

Au triage des Aubrais un wagon, ralenti par un frein de voie (au premier plan), est dirigé automatiquement sur une rame en formation.

LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS (*)

par Paul-Émile Cadilhac

MIRACLE DE LA REMISE EN MARCHE

Une des grandes pitiés de ce pays, c'est la lenteur de la reconstruction, la remise en état trop différée de nos forces vives. Entraves administratives, déficits budgétaires, impéritie, tout semble s'être ligué pour l'empêcher de se remettre en selle. Et cependant il est une partie que nous avons enlevée brillamment : celle de nos chemins de fer. La bataille du rail, livrée naguère contre les envahisseurs, a changé de terrain et là aussi a été magnifiquement gagnée. A l'heure où l'on met en accusation — un peu sommairement — la S. N. C. F., il n'est pas inutile de le rappeler.

BILAN DES DESTRUCTIONS DE LA GUERRE

1940 : l'armistice. — Des ruines sur toute la France, mais surtout dans le secteur des chemins de fer : viaducs rompus, ponts coupés, tunnels obstrués, voies arrachées... L'ennemi a passé là. Et l'on se remet à restaurer. Travail inutile, toile éternelle de Pénélope, faite le jour, défaite la nuit. Le maquis détruit les ponts, les avions alliés bombardent les gares et les dépôts, et à la libération les hangars flambent, les verrières s'écroulent, les voies sautent. L'ennemi a de surcroît pillé largement le parc des locomotives et des wagons. Et voici le bilan en septembre 1944 :

Sur 18.000 kilomètres de voies exploitables 4.870 sont définitivement rasés ; 2.603 ponts à refaire ; 70 tunnels obstrués ; 14.000 appareils de voie détruits ou enlevés ; des gares, des dépôts, des ateliers — qui représentent 4 millions 350.000 mètres carrés — incendiés, effondrés, hors d'usage.

Sur 17.058 locomotives à vapeur il n'en reste plus que 10.500, dont 3.000 seulement en état de marche. Le parc des wagons, qui en 1939 en groupait 478.000, n'en compte plus que 172.000, dont 80.000 d'origine allemande, italienne, hongroise. Les voitures de voyageurs et leurs fourgons sont passés de 37.500 à 16.900, dont 7.800 inutilisables. Les locomotives électriques — 1.220 en 1939 — que les Allemands n'avaient pu utiliser sur leurs lignes intérieures, alimentées en courant monophasé, sont réduites à 880 à la suite des bombardements ou par avarie.

Précisons que l'ensemble du matériel, lubrifié durant les hostilités avec des produits de qualité inférieure, se trouve dans un état inquiétant.

(*) Voir *France-Illustration* du 23 juillet 1949.

Le triage des Aubrais, détruit après les raids aériens de l'été 1944.

L'IMMENSE EFFORT ACCOMPLI DEPUIS LA LIBÉRATION

Tout est à revoir, à reviser, à refaire. Et d'abord il faut rétablir la circulation. On s'y met. Des trains marchent çà et là avec de longs arrêts, des transbordements. Dès 1945 la traction électrique fonctionne sur tous les itinéraires, bien avant la restauration des ouvrages d'art. Peu à peu le réseau redevient une chose vivante, un organisme normal. Aujourd'hui l'œuvre se

A Juvisy, le matériel anéanti par les bombardements de juin 1944.

Sur les voies rétablies de Juvisy 1.500 wagons sont triés par jour.

Le pont de Montlouis, détruit au moment du débarquement allié.

Le même pont reconstruit dans un style architectural identique.

trouve pratiquement achevée et voici brièvement, sans phrases, l'état de nos voies ferrées en mars 1949.

Toutes les communications essentielles sont assurées, la presque totalité des lignes (40.000 kilomètres) exploitées à nouveau. 2.502 viaducs et ponts rétablis, 412 seulement en provisoire ; 67 tunnels désobstrués ; tous les appareils de voie — sémaphores, disques, etc. — remis en place.

Cependant on a reconstruit les gares, dépôts, ateliers (3.411.000 mètres carrés), sauf dans les cas où cette reconstruction posait un problème d'urbanisme général. L'équipement des dépôts et ateliers a été refait — plus de 2.000 machines-outils, neuves ou réparées, et d'innombrables chariots, transbordeurs, ponts roulants, grues à combustible.

Le parc des locomotives et des wagons a été reconstitué grâce à un ensemble de mesures : réparation du matériel dans les ateliers de la S. N. C. F. et de l'industrie privée, récupération à l'étranger, notamment en Allemagne, commandes en France et au dehors, en particulier aux Etats-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne. Au 1er mars 1949 la situation se chiffre ainsi : 10.500 locomotives à vapeur, 1.200 locomotives et automotrices électriques, 17.000 voitures de voyageurs et fourgons, 320.000 wagons.

Ajoutez que ce redressement a été réalisé malgré des difficultés de toutes sortes : pénurie de matières premières, épuisement des stocks de pièces de rechange, fatigue du personnel qui dut travailler en plein air ou dans des dépôts sans toit et sans vitres, exposé aux intempéries, notamment durant le rigoureux hiver 1944-1945, au cours duquel le gel et les inondations faillirent compromettre l'œuvre entreprise.

Aujourd'hui le trafic de nos voies ferrées dépasse de loin celui d'avant guerre. En 1948 elles transportent 652 millions de voyageurs contre 540 millions en 1938 ; et 158 millions de tonnes de marchandises contre 132 millions. Apprécions ici l'éloquence des chiffres et opposons-les à ceux qui annoncent le crépuscule du chemin de fer...

TRAINS SUR PNEUMATIQUES

Le vieux Gœthe, arrivé au penchant où l'horizon de la vie décroît, avait accoutumé de dire : « On ne meurt que quand on le veut bien. » Et si le mot semble paradoxal pour les hommes il s'applique merveilleusement aux institutions et aux grands organismes.

Le chemin de fer ne veut pas mourir, et il prouve sa vitalité en se transformant, en évoluant, en s'améliorant. Confort, sécurité et vitesse, voilà les trois termes de ses efforts. Et cela montre un respect du public assez rare dans notre civilisation brutale pour qu'on le souligne.

Le train sur pneumatiques, dont nous saurons bientôt s'il n'est qu'une amusante expérience ou une formule d'avenir, l'électrification progressive du réseau, dont la première tranche — Paris-Lyon — est en cours, la généralisation du bloc automatique lumineux, la transformation des grands postes de signalisation, la réfection totale des voies ferrées, l'adoption de nouveaux types de locomotives, d'automotrices et de voitures de voyageurs, tout autant de chefs sur lesquels s'exerce l'activité d'une S. N. C. F. toujours jeune, toujours agissante, qui se renouvelle et s'adapte opportunément aux circonstances. Que tout cela coûte cher — d'accord ! Mais qu'il faille, sous couleur d'économies, suspendre ce programme, temporairement d'abord, et peut-être *sine die*, c'est là une autre question — grave d'ailleurs — que nous examinerons dans notre troisième étude. Aujourd'hui contentons-nous de dresser un bilan. Nous ferons plus tard la balance.

Le train sur pneumatiques, appelé un peu sommairement train pneumatique, se propose — et il y réussit — de supprimer le bruit des roues martelant les rails avec aux joints, tous les dix-huit ou vingt-quatre mètres, ce choc caractéristique qui scande la chanson des trains. Chanson monotone, chanson entêtante, chanson obsédante qui rythme l'insomnie et sur laquelle nous brodons toutes les variations imaginables. Ajoutez à cela le bruit des attelages, le grincement des freins, le halètement sourd de la vapeur et vous réaliserez pourquoi il est si difficile de converser en voyage si l'on ne consent à se pencher à l'oreille du voisin ou à hurler. Le train sur pneumatiques, lui, abolit le bruit — et c'est miraculeusement reposant.

Je le considère, étiré au long du quai de départ, en cette gare de l'Est qu'on inaugurait à peine il y a cent ans. En tête une locomotive au mazout, puis six voitures métalliques légères — elles ne pèsent que 16 tonnes — sobres et sans éclat. Des marchepieds escamotables et des soufflets de communication réduits rapprochant les voitures plus qu'à l'ordinaire donnent au train une allure de bloc et de poutre. On distingue à peine les pneumatiques, que la poussière, le charbon, le cambouis ont patinés à l'extrême et que dérobe en partie la bordure du quai. En revanche on remarque, fixés contre les parois avant et arrière de chaque voiture, des pneumatiques amortisseurs de choc qui font songer à des bouées de sauvetage.

Notre voiture, la dernière du convoi, se révèle extrêmement agréable. Plus de compartiments cloisonnés, mais des fauteuils — un à gauche, deux à droite — entre lesquels est ménagé un couloir central. Assis à gauche contre la vitre, j'ai l'impression dans ce haut siège à oreillettes, moelleux et profond, de me trouver en avion. Une harmonie rouge chante sur les fauteuils et sur le sol feutré d'épais tapis. Au-dessous de la vitre une petite corniche où poser un crayon, un carnet, où se creuse un cendrier à couvercle. Les cendriers ici ont été multipliés et chaque fauteuil en possède un, à tiroir, fort commode. Au plafond, sous verre dépoli et gravé, des tubes au néon versent une lumière opaline et bleuâtre qui se rapproche sensiblement de celle du jour. Bien que le

La ligne profilée de la rame continue le carénage de la machine.

Les pneus des roues du train allégé rapide Paris-Strasbourg

wagon soit commun, chacun est isolé par la hauteur des sièges. Et l'ensemble relève du pullman et de l'avion. Impression de confort, de luxe, de vie aérée.

Le convoi a démarré si doucement que le départ est passé inaperçu. Nous roulons — et miracle ! — silencieusement. Le martèlement des roues, la chanson du train ? Finis, révolus. Des espaces de calme et de silence. En revanche un roulis, un bercement amorti, très doux. On parle sans élever la voix et, chose curieuse, on perd la sensation de la vitesse. Nous filons à 120 kilomètres à l'heure et nous avons l'impression de marcher à 60. Il manque un élément de comparaison : le bruit — qui augmente avec la vitesse accrue — et nous sommes déroutés.

La voiture suivante — toujours de première classe — est en partie aménagée en bar. De petites tables volantes, un comptoir arrondi en angle et des tabourets. Les gens prennent le porto et le cocktail, bavardent, fument. Un couple — qui dédaigne le wagon-restaurant — fait un brin de dînette dans un coin. Et toujours ce calme ouaté, cet apaisement insolite. Où sommes-nous ? Proche l'Etoile, aux Champs-Elysées ? Non, dans le rapide Paris-Strasbourg.

Nous circulons à travers le train. Les accès des voitures sont larges, et tout à côté — bien que des étagères métalliques au-dessus des sièges attendent valises et sacs à main — on a disposé un local pour les bagages plus encombrants.

Le wagon-restaurant — du même type que les autres extérieurement — est coupé en deux par la cuisine. Le dîner serait charmant s'il ne faisait un peu chaud. Sans doute faudrait-il isoler mieux fourneaux et tables chauffantes. Je souhaite que l'on climatise un jour, à la façon des chemins de fer des Etats-Unis, ce train presque parfait. Deux voitures de seconde classe viennent ensuite. Une harmonie en vert et un confort quasi égal à celui des premières. La seule différence est, cependant, qu'on dispose d'un peu moins d'espace : le nombre de places assises y est porté de 46 à 54.

EST-CE LA FORMULE DE L'AVENIR ?

Que vous dirai-je de plus ? Qu'il y a trois rames, dont deux qui circulent et une réserve ; que les boggies de chaque voiture ont cinq essieux pour que le poids sur chaque roue n'excède pas une tonne ; que trois techniques différentes ont retenu l'attention des constructeurs, etc. Au fond tout cela importe peu. Le fait essentiel est la qualité de ce train dont la vitesse très allégé, il gagne un temps appréciable sur les autres — le confort, la souplesse marquent une étape. Son emploi se généralisera-t-il ? Personnellement, je le souhaite. En particulier il permettrait aux voyageurs au sommeil léger de dormir la nuit et de se reposer efficacement.

Alors, la formule de demain ? Peut-être. Du moins ai-je cette impression très vive. Pressé de regagner Paris, je saute à Bar-le-Duc du pneumatique dans un rapide classique qui arrive de Nancy et fonce sur la capitale. Et je demeure éberlué. Tout me semble transformé : les gens m'apparaissent entassés, les compartiments, étroits, la lumière défaille et le convoi tremble, vibre, mugit dans un infernal shimmy. J'ai l'impression que la machine à explorer le temps m'a ramené soudain un demi-siècle en arrière...

(A suivre.)

Dans un cadre moderne, le voyage a bord du train sur pneus devient un véritable repos. Ci-dessus, un coin de la voiture-bar.

« La Vierge au milieu des saints. » (Musée de Rouen).

L'EXPOSITION GÉRARD DAVID A BRUGES

Bruges rend un éclatant hommage à un vieux maître dont le grand talent a jadis contribué à son rayonnement. Gérard David n'était pas Brugeois de naissance ; il était originaire d'Oudewater ; mais il fut reçu maître dans la gilde de Saint-Luc en 1484, vécut à Bruges et y mourut en 1523 : après la mort de Memling il fut le peintre le plus représentatif et le plus réputé de sa ville d'adoption. Pendant fort longtemps sa renommée subit une étrange et presque totale éclipse ; il fut en quelque sorte redécouvert au siècle dernier, vers 1860, par James Weale. Grâce à des recherches d'archives on a pu lui restituer plusieurs ouvrages qui étaient attribués à ses prédécesseurs ou à ses contemporains. Les travaux de M. J. Friedländer ont achevé de remettre en lumière ce beau peintre, au coloris chaud et franc, qui dans des compositions parfois un peu figées montre un sens très fin du paysage : exemple dont bientôt devait profiter Patinier.

Grâce à Bruges, Bruxelles, Anvers, Munich, Heemstede, Otterloo, Amsterdam, Lyon, Paris, Lisbonne, New-York, Zurich, Vienne, un bel ensemble est présenté qui va préciser le rôle de Gérard David dans l'art ancien des Pays-Bas, et aussi celui de ses disciples : avec Adrien Ysembrant, Albert Cornelisz, Ambrosius Benson (qu'on a présenté parfois comme un peintre espagnol), l'école de Bruges a fini en beauté. Des dessins, des miniatures, dont plusieurs sont peut-être de la main de Gérard David, complètent cette exposition, où nous regrettons que la composition qui appartient au musée de Rouen n'ait pas pu figurer. Nous la reproduisons toutefois parce qu'elle est une œuvre caractéristique du maître et, d'autre part, qu'on y remarque (en haut, à gauche) son propre portrait.

Raymond Lécuyer.

« Pieta ». — De gauche a droite : « Les Juges juifs et les Soldats romains. » — « Le Supplice de Sisamnès, le juge prévaricateur. »

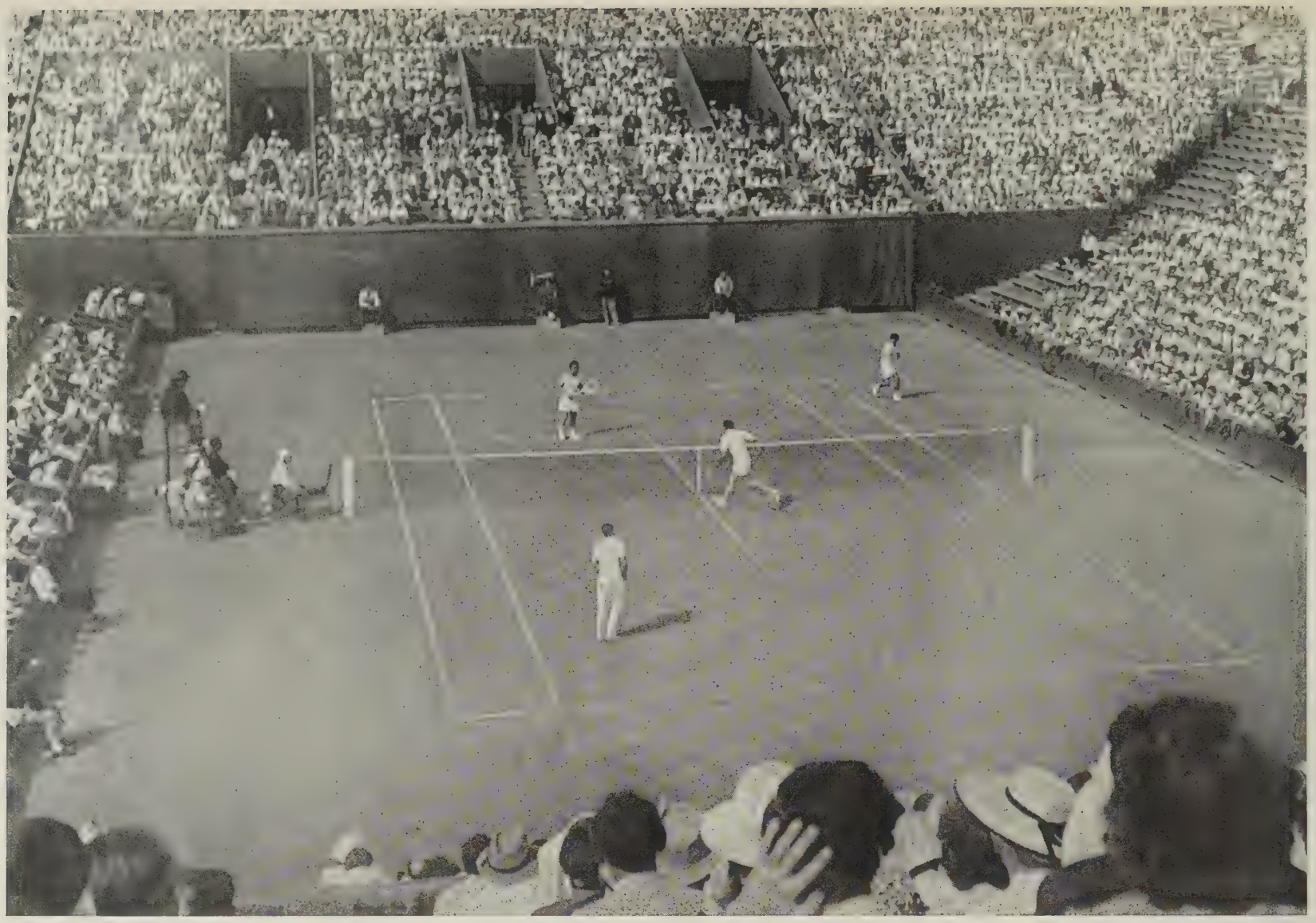
PALESTINE NOUVELLE

LA FÊTE DES PREMIERS FRUITS EN ISRAËL

CHAQUE année, quand, dans les champs de blé et d'orge, les épis se courbent sous le poids du grain mûr et que sur les arbres se gonflent les fruits, des cortèges joyeux sillonnent les routes de Palestine convergeant vers Jérusalem.

De tous les camps, de tous les villages, des milliers d'enfants portant des fruits, des branches, des gerbes et de jeunes animaux viennent y célébrer le *Hag Habiturim*, la fête des premiers fruits. Cette cérémonie symbolique trouve sa lointaine origine aux temps bibliques, alors que les pèlerins du royaume d'Israël apportaient leurs premiers fruits et les premiers grains de leurs récoltes en offrande au temple de Salomon.

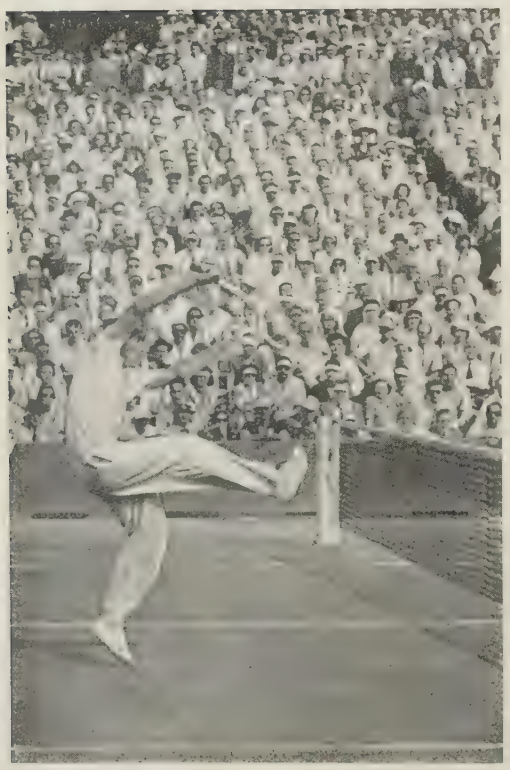
De même, depuis la renaissance du peuple juif, les produits du sol sont apportés à Jérusalem par les enfants des pionniers qui ont défriché et fertilisé la terre de leurs ancêtres. La cérémonie a pris cette année une importance particulière du fait qu'elle se déroulait dans une Palestine en paix, délivrée du bruit des armes. Et c'est au son des orchestres, des flûtes que les jeunes pionniers ont chanté les louanges de Celui qui dispense l'abondance.



La chaleur tropicale qui régnait sur Paris n'avait pas empêché une très nombreuse assistance de se rendre au stade Roland-Garros.

EN FINALE EUROPÉENNE DE LA COUPE DAVIS

L'ITALIE BAT LA FRANCE



Bolelli, spécialiste du double, exécute un smash. Il n'est brillant que par éclipses.

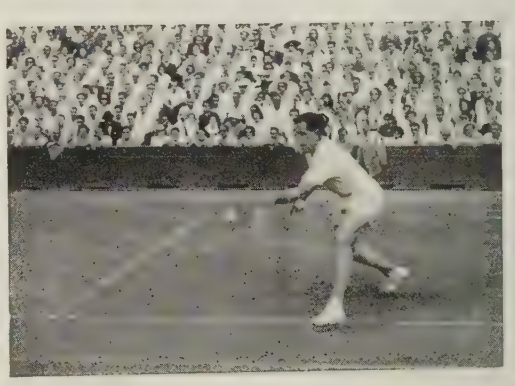
Au stade Roland-Garros les joueurs de tennis français et italiens se sont affrontés les 23, 24 et 25 juillet en un débat dont l'enjeu était de disputer la finale interzones contre les vainqueurs de la zone américaine, que désignera le match de l'Australie contre le Mexique.

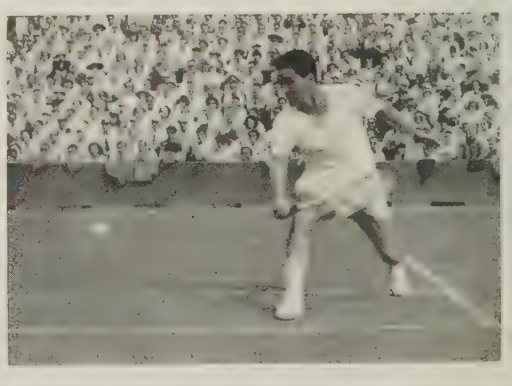
Le tennis actuel, nul ne l'ignore, est un sport qui exige une condition physique excellente et un équilibre nerveux impeccable pour des matches de cette importance. C'est une vérité qui apparut éclatante quand on vit le premier jour Abdesselam succomber devant Cucelli après avoir empoché les deux premiers sets et largement mené dans le troisième. Si ensuite Marcel Bernard donnait un point à son équipe, ce n'était qu'après avoir accordé une balle de match à del Bello, qui perdait le contrôle de ses nerfs à ce moment capital.

Le dimanche, dans le double dont le résultat fait si souvent pencher la balance, les joueurs transalpins s'octroyaient facilement un second point bien que la limite des cinq sets eût été atteinte. Cucelli se montrait le meilleur des quatre hommes sur le court, tandis que Bernard ne donnait que de trop rares aperçus de son talent et que Bolelli baissait de pied rapidement.

Le lundi Bernard était opposé à Cucelli, et Abdesselam rencontrait le second joueur italien del Bello, tâche dont il s'acquittait à merveille.

Le résultat final était le suivant : Cucelli bat Abdesselam par 1-6, 6-8, 10-8, 6-4, 6-2. Marcel Bernard bat del Bello par 6-4, 6-3, 4-6, 2-6, 10-8. Cucelli-del Bello battent Bernard-Bolelli par 3-6, 6-1, 4-6, 6-0, 6-2. Abdesselam bat del Bello par 6-3, 6-4, 6-2. Cucelli bat Marcel Bernard par 8-6, 3-6, 4-6, 6-0, 6-1.





Le style de Bernard est d'une aisance remarquable. Cucelli est solide et endurant.

M. Raymond Hermantier, dont la compagnie a été classée deuxième, a présenté ses masques dans « l'Eternelle Comédie », de Guy Verdot.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Jeunes compagnies

Neuf jeunes compagnies théâtrales, au lieu de quarante comme l'an dernier, se sont manifestées devant le jury de critiques et de spécialistes constitué sous les auspices de la direction des Arts et des Lettres. Ce concours, destiné à révéler de nouveaux metteurs en scène ou, comme on dit, des « animateurs » aptes à assumer la relève des Jouvet, des Copeau et des Dullin, prend ainsi tout son sens. Ce n'est pas que la réduction du nombre des troupes appelées à concourir nous ait permis, cette année, d'applaudir des spectacles de tout premier ordre. Trop d'éléments militent encore contre la réussite parfaite d'une jeune compagnie, et leurs meneurs de jeu y ont eux-mêmes quelque part de responsabilité : car ils semblent, en général, attacher plus d'importance à la mise en scène qu'au texte. Les auteurs dramatiques de talent, et qui n'ont pu encore faire représenter leurs œuvres, sont-ils donc si rares ? On serait porté à le croire, d'après le palmarès. Les deux compagnies placées en tête du classement ont représenté des pièces nouvelles, ce qui est très bien — le concours devant, en principe, favoriser non seulement les metteurs en scène, mais aussi les auteurs nouveaux. Mais je ne crois pas faire preuve à leur égard d'injustice ou de mauvaise humeur en déclarant que *les Fastes de l'enfer*, de M. Michel de Ghelderode, et *l'Eternelle Comédie*, de M. Guy Verdot, ne peuvent être considérées comme des événements dramatiques. Du premier, le théâtre de l'Œuvre avait donné l'an passé une pièce dont je rougis d'avoir oublié le titre, mais dont j'ai gardé un souvenir mêlé, la mixture étant faite, à vue de nez, de trois cinquièmes de Crommelynck, d'un cinquième de Petrus Borel, le reste appelant des noms de peintres comme Breughel et Jérôme Bosch. Bref, tout cela, fleurant fortement sa terre flamande et aux prises avec un dialogue rugueux, marquait plus d'ambition naïve que d'achèvement. C'est pourtant une nouvelle pièce de M. de Ghelderode, *les Fastes de l'enfer*, qui, intelligemment interprétée par la Compagnie du Myrmidon, a enlevé cette année le prix de 500.000 francs décerné à la meilleure troupe professionnelle. Je n'ai que des compliments à faire à M. André Reybaz, acteur et metteur en scène de haute qualité, et à sa collaboratrice, M^lle^ Catherine Toth, qui dirigent tous deux le Myrmidon vainqueur. Mais ils devront trouver des auteurs, sous peine de tourner en rond.

La Compagnie Raymond Hermantier, placée au deuxième rang du classement, aurait pu aussi bien emporter la palme, et il en eût sans doute été de la sorte si au lieu de concourir au théâtre de l'Atelier elle avait convié le jury dans cette cour d'un vieil hôtel de la rive gauche où elle a quatre jours de suite, à ciel ouvert, repris son spectacle. L'ingéniosité de M. Hermantier, son sens de la mise en place et du rythme s'y sont en effet déployés dans une familiarité entre acteurs et public dont j'ai été le premier surpris. Les applaudissements n'étaient pas forcés. Mais il me faut parler du texte.

L'Eternelle Comédie, d'après une déclaration signée de M. Guy Verdot et de M. Raymond Hermantier, relèverait de la *commedia dell' arte*. Ils me permettront bien de leur dire que ce propos est pour le moins hasardé. La *commedia dell' arte*, d'après ce que nous en savons, était au XVI^e^ siècle une action improvisée sur la scène par les comédiens, les hommes « de l'art », sur un canevas prévu. Il n'est rien de pareil dans la pièce de M. Verdot, qui a bien été écrite tout au long par un auteur très soucieux de ses effets, et même un peu trop écrite parfois dans la recherche d'un pittoresque verbal un peu plaqué. Qu'est-ce donc qui peut y ressembler à la *commedia dell' arte* ? Tout simplement les personnages. Une troupe de comédiens ambulants, dirigée par le célèbre Trubaldeo, arrive dans une petite ville italienne pour y installer ses tréteaux. Trubaldeo, qui a la langue bien pendue et ne souffre pas contradiction, bouscule le tyran local, lequel se casse la jambe. Les sbires se lancent à la poursuite pour le pendre haut et court, mais il se dérobe.

Ce premier acte, ou plutôt cette première partie, puisqu'il s'agit d'un « spectacle en deux parties », montre chez son auteur des qualités certaines de mouvement et de dialogue. Les personnages sont nombreux, il ne se perd pas dans leur grouillement ; il a de la verve et de l'accent.

Pourquoi ces qualités apparaissent-elles de moins en moins lorsque reprend l'action ? C'est qu'en réalité l'histoire est finie, ou bien que M. Verdot n'a pas su ranimer l'intérêt. M. Raymond Hermantier, qui une fois de plus a fait une création remarquable, a beau se multiplier dans le rôle de Trubaldeo : les masques et les faux nez de la première partie ont perdu leur efficace, le charme est rompu.

Il n'en reste pas moins qu'avec un décor réduit à l'essentiel — un couple de *pupazzi* peint sur un fond de toile — le metteur en scène, sur un plateau ouvert à tous les vents et presque sans dégagements, a véritablement inspiré toute sa jeune troupe, dont l'allant et la gaîté faisaient plaisir à voir. Indépendamment de son propre talent d'interprète, révélé depuis sa création d'Abraham Lincoln dans la pièce de Sherwood, il se confirme comme un des metteurs en scène les mieux doués de la nouvelle génération.

C'est encore une jeune compagnie, et de formation toute récente, que celle de M. Daniel Leveugle, puisqu'elle date seulement de septembre 1948. Son premier spectacle a été en mars dernier, au théâtre Charles de Rochefort, le *Jedermann*, d'Hugo von Hofmannsthal, qui lui valut les encouragements de la critique. Et voici qu'à présent Daniel Leveugle s'attaque courageusement à Molière, en interprétant avec sa troupe, au Studio des Champs-Elysées, *l'Impromptu de Versailles* et *l'Ecole des maris*. L'expérience était dangereuse et, sur le petit plateau de l'avenue Montaigne, j'ai pu penser tout d'abord que nos jeunes comédiens couraient au désastre. Mais non ! Daniel Leveugle domine assurément ses camarades. Il a tout à la fois de l'aisance et de l'autorité ; sa mise en scène est intelligente et semée de trouvailles. On le sent, de toute évidence, à la recherche d'un style qu'il finira bien par découvrir. Faire évoluer sur l'étroite scène du studio les douze personnages de *l'Impromptu de Versailles* n'était pas une petite affaire. Il s'en est pourtant tiré à son honneur.

J'ai particulièrement goûté, pour ma part, les fines imitations qu'il a faites, à la première scène de *l'Impromptu*, de Jouvet et de Dullin, au lieu des Montfleury et autres Hauteroche qui furent les contemporains de Molière. Et si les autres éléments de la troupe ne sont pas de la même qualité — encore que M^lles^ Luce Bunet et Nicole Ladmiral, entre autres, m'aient paru bien charmantes — du moins sauvent-ils par la fraîcheur, la pétulance et un éclatant désir de bien faire ce que leur jeu peut avoir encore d'hésitant et d'incertain. C'est grâce à des enthousiasmes comme ceux-là que le théâtre reprend périodiquement une vie nouvelle.

Et j'ai plaisir à reproduire ici quelques lignes extraites de la profession de foi de Daniel Leveugle :

« Nous sommes pleinement conscients que notre spectacle ne comporte pas et ne peut pas comporter les éléments d'expérience, d'autorité, de perfection qui sont la marque des maîtres... Honnêtement et avec humilité, nous avons donné le meilleur de nous-mêmes pour ne pas trahir Molière... »

A la bonne heure !

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Un pèlerin de Paris

J'AI hésité une seconde avant d'écrire ce mot « pèlerin ». Et si je le laisse sur le papier, c'est à défaut d'un autre, qui n'est aucun de ceux qui me viennent à l'esprit. « Chroniqueur » de Paris, ce n'est pas assez. « Poète », c'est un peu trop, quoiqu'il y ait maint fragment de poème en prose dans les pages dont je vais parler. Il y a aussi du badaud, du vagabond sentimental dans ce promeneur aussi riche de curiosité que gourmand de sensations. « Piéton de Paris » s'était intitulé Léon-Paul Fargue dans un rôle analogue. Va pour « pèlerin », après tout. Le titre convient assez bien à Alexandre Arnoux, car le pèlerin fut d'abord un étranger venu de loin au lieu du pèlerinage : tel Arnoux, originaire d'entre Fourvière et la Croix-Rousse, a débarqué un jour, voilà déjà maintes années, à la gare de Lyon, où il nous dit qu'il a laissé à la consigne un autre lui-même. Et puis une sorte d'amour mystique attache le pèlerin à sa ville élue. Or Alexandre Arnoux brûle pour Paris de cet amour-là.

Il a déjà consacré à Paris tout un livre et vingt passages de ses autres ouvrages. S'il y revient aujourd'hui, c'est que la matière est inépuisable pour qui communique aux sources profondes de la ville. Rien dans ce volume qui sente la redite, le thème joué en reprise. Ce qu'il a de moins original, c'est son titre : *Paris, ma grand' ville* (Flammarion). Mais il n'est pas de sites parisiens qu'Alexandre Arnoux ne puisse aborder avec bonheur et avec le pouvoir de les révéler comme si ce n'étaient pas souvent les sujets d'admiration les plus rebattus. Ce virtuose de Paris est assez grand musicien pour ne pas craindre d'attaquer les airs les plus connus. Un de ces paysages devant lesquels cent cars de touristes s'arrêtent tous les jours lui fait écrire : « Rien de plus usagé, de plus rengaine, de plus lieu commun de peinture à l'huile, d'aquarelle et de carte postale. » Mais il ajoute : « Et pourtant... » Et en effet, sur le chevet de Notre-Dame, car il s'agit de ce classique décor, il compose un morceau qui n'a certes rien d'un vieux chromo.

De même il brode mille variations charmantes sur des sujets aussi traditionnels que les quais, le Pont-Neuf, la tour Eiffel. Il rivalise avec Francis Carco pour évoquer le quai aux Fleurs, avec Henri Calet pour faire le portrait physique et moral du XIVe arrondissement. L'histoire relaie la géographie urbaine pour animer les paysages : le sergent Coignet surgit dans les parterres des Tuileries, M. de Balzac dans la rue Berton. Où Alexandre Arnoux excelle, à mon avis, c'est quand le parisianisme pur l'inspire. Et je l'entends au sens où l'on parle de poésie pure.

Il découvre par exemple « la rue la plus triste, la plus poignante, la plus désespérante de Paris ». Elle prend du côté de la rue de la Chapelle, elle s'en va vers Aubervilliers, s'enfonçant entre des voies de garage et des gazomètres. Les mots « suie » et « charbon », les épithètes « livide » ou « désert » sont de pauvres vocables pour traduire cette détresse sans nom. Vous savez comment s'appelle cette rue ? Rue de l'Evangile. Lequel, et de quel salut ? Il faut lire les six pages d'Alexandre Arnoux sur ce morne enfer. C'est beaucoup plus qu'une promenade dans Paris. « Rue de l'Evangile, écrit-il, nous nous heurtons directement au squelette de notre époque, à notre tragique démasqué. »

Une autre fois il imagine de contempler Paris à travers ses grilles : grilles des hôtels de l'île Saint-Louis, nobles et précieuses, grilles du palais de Justice, hautaines et monumentales, oratoires et jurisprudentielles, grilles des Tuileries, du Luxembourg, du parc Monceau, qui enferment les rendez-vous amoureux dans des cages dorées comme pour les protéger des remous de la ville. Un autre jour encore deux vers de Max Jacob lui fournissent un thème :

Je préfère au Rialto
Mon logement rue Rataud...

La rue Rataud, à l'ombre du Panthéon, une des petites rues de la montagne Sainte-Geneviève, dont les voisines s'appellent rue du Pot-de-Fer, rue de l'Epée-de-Bois, rue du Puits-de-l'Ermite ; un pavé où Alexandre Arnoux fait résonner les pas de Giraudoux normalien, de Jules Romains unanimiste, de Duhamel escorté de l'ombre de Salavin. Ce jadis était hier. Déjà...

J'aime ce que dit Alexandre Arnoux des mythes et légendes de Paris, dont le trésor est très pauvre si l'on cherche à le faire émerger du passé. Paris, dit-il, n'a pas de légende vraiment populaire. C'est vrai. En revanche une force mystique indéniable s'attache à certains aspects du Paris moderne, et en particulier à ces noms souvent étranges qui n'ont de résonance que pour une oreille parisienne et qui sont les noms des stations de métro. L'expérience est convaincante. En un lieu où sont rassemblés des hommes unis par le malheur, la discipline ou la fuite, soldats, réfugiés, prisonniers, que l'un d'eux murmure un de ces noms bizarres : *Château-Rouge, Philippe-Auguste, Sèvres-Babylone,* et voici que tous les Parisiens du groupe se dressent comme à l'appel d'un mot cabalistique. Chacun de ces noms correspond à l'un d'entre eux :

« *Sentier*, l'employé de bonneterie ; *Denfert-Rochereau*, l'universitaire ; *Pont-de-Flandre*, le boucher ; *Ranelagh*, le bourgeois ; *Danube*, le communiste ; *Cardinal-Lemoine*, le marchand de vin ; *Crimée*, l'ouvrier du gaz ; *Varenne*, le sous-chef de bureau de ministère ; *Saint-Sulpice*, le dévot ; *George-V*, le barman ; *Ledru-Rollin*, l'ébéniste ; *4-Septembre*, le coulissier ; *Cadet*, le diamantaire ; *Rambuteau*, le passementier ; *Beaugrenelle*, le dépanneur ; *Marcel-Sembat*, le mécano ; *Abbesses*, le lithographe ; *Alma-Marceau*, le propre à rien. Une sourde unanimité s'établit... le Paris fabuleux se trame et naît. »

Et cette légende vivante, Alexandre Arnoux, ami de Merlin l'enchanteur, sait l'éveiller comme un magicien pour qui chaque coin de rue recèle un pouvoir de féerie.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Ville abandonnée. - Le Champion
Le Retour. - Sans pitié

LE premier tiers de *la Ville abandonnée* possède l'âpreté de ton du *Trésor de la Sierra Madre*. Le cadre et les personnages conventionnels du western ne servent pas à alimenter un pittoresque facile, mais nous montrent des êtres humains aux prises avec la soif.

Le deuxième tiers n'est pas tout à fait à cette mesure, mais les rapports entre le vieux chercheur d'or et sa fille, d'une part, et les bandits, d'autre part, forment un mélange savoureux de méfiance exaspérée, de tranquille mauvaise foi et d'inconsciente solidarité devant une nature hostile, qui ne manque ni de vérité ni d'intérêt dramatique. Tout se gâte dans le dernier tiers, qui sacrifie tour à tour aux pires poncifs du genre et à une parodie sans mordant. Tel quel, le dernier film de William Wellmann me paraît supérieur au plus ambitieux *Ox-Bow Incident* (qui remonte à 1943 bien que nous ne l'ayons vu que cette année) et n'est pas indigne du réalisateur, qui avec *l'Histoire de Gi. Joe* a donné une des évocations les plus honnêtes de la dernière guerre.

Mark Robson, dont *Home of the Brave*, dirigé contre le préjugé racial aux Etats-Unis, a remporté une récompense spéciale au Festival de Knokke, s'est fait connaître par *le Champion*, qui a fait aux Etats-Unis une carrière exceptionnelle pour un film à budget réduit et qui en France vient d'être accueilli par une critique enthousiaste. J'avoue que je ne partage pas cet engouement. Dans la manière dont le sujet a été traité je vois une tare indéfendable. La nouvelle de Ring Lardner, dont *le Champion* emprunte à la fois le titre et l'anecdote, avait comme mérite de substituer à l'image conventionnelle du boxeur, glorieux combattant et idole des foules, celle d'une brute méchante, lâche et sotte dont les succès pugilistiques s'expliquaient autant par ses vices de l'âme que par ses qualités physiques. Avoir choisi ce point de départ pour aboutir une fois de plus à nous peindre un primaire au grand cœur qui, en dépit de son apparence fruste, tombe les femmes comme ses adversaires me paraît une lamentable concession qui n'est pas suffisamment justifiée par la nécessité de rendre le protagoniste sympathique au spectateur. Ni les combats de boxe ni les coulisses ne sont évoqués d'une manière nouvelle, ce qui, en dépit de tant de bandes antérieures, est toujours possible, comme le prouvera prochainement un film sur le même milieu d'un autre débutant : *The set up*.

A tout prendre je préfère une histoire sentimentale comme celle du *Retour*, qui se borne à affadir un thème valable sans l'adultérer. Un bon chirurgien américain qui forme avec sa femme un couple heureux et uni et qui a conquis sans peine la fortune et la considération n'en est pas moins un égoïste superficiel. A l'épreuve des combats auxquels il participe dans une ambulance militaire et des souffrances de la guerre, il apprend la loi de la solidarité humaine. Comme il arrive souvent, cette évolution intérieure se manifeste dans l'affection qu'il éprouve pour une de ses infirmières et qui oscille entre la camaraderie et la passion. L'infirmière est blessée mortellement peu avant la fin de la guerre, et c'est un homme meurtri mais meilleur qui regagne son foyer.

Par malheur l'adaptateur a manifesté une carence totale d'imagination dans la recherche des anecdotes qui auraient dû mettre ce thème en action. Rien de plus primaire, de plus gauche et de plus convenu que sa traduction de l'indifférence du médecin par le refus de coopérer à une campagne sanitaire par exemple. Et le rôle de l'épouse, tenu par Anna Baxter, est désespérément pâle et plat.

Le film est sauvé par la maîtrise de Mervyn Le Roy, qui lui a permis de reconstituer avec authenticité les scènes d'ambulance s'il échoue complètement quand il évoque une atmosphère européenne. A cet égard les ruines du temple romain font un décor d'opéra aussi éloigné de la vérité que l'hôtel parisien occupé par les Américains peu après la libération. En revanche il a même réussi à faire jouer Lana Turner, ce qui prouve que la patience et l'astuce des directeurs n'a pas de limites, et il est inutile d'ajouter que Clark Gable, à son habitude, est étonnant de naturel.

Toute la perfection technique dont témoignent ces trois productions de Hollywood pèse peu dès qu'on la compare à une œuvre qui traduit un sentiment spontané et sincère. *Sans pitié*, d'Alberto Lattuada, présente moins de défauts et d'erreurs que son œuvre précédente, *le Bandit*. Il a conservé son goût du mélodrame, mais cette aventure d'une jeune Italienne (fort bien jouée par Carla del Poggio) et d'un noir américain (John Kitzmiller), vouée dès le départ à l'échec et aboutissant inexorablement à un double suicide, répond quand même bien plus à l'observation d'un spectacle quotidien en Italie qu'à l'imitation, consciente ou non, de Pierre Decourcelle et de ses émules. Malgré tout ces créatures désaxées par un bouleversement qui les dépasse restent saines et manifestent une confiance dans la vie qui nous permet d'être ému par un dénouement que n'impose pas un pessimisme préconçu.

PETITES CHRONIQUES

L'AMITIÉ ANGLO-BELGE

A Hertain, où en septembre 1944 les troupes britanniques franchirent la frontière franco-belge talonnant les unités du Reich en retraite, un monument a été élevé en l'honneur des libérateurs par les Belges reconnaissants. Durant la cérémonie d'inauguration, qui s'est déroulée en présence de la reine mère Elisabeth, le maréchal Montgomery a évoqué la glorieuse épopée de la Libération.

LA SEMAINE SOCIALE DE LILLE

Nées il y a près de quarante ans de l'initiative d'un groupe de sociologues et d'hommes d'action catholiques aux destinées duquel présidait Henri Lorin, l'ami et le disciple de La Tour du Pin, les Semaines sociales ont tenu à Lille leur trente-sixième session, consacrée à l'étude du conflit entre l'économique et le social.

A Lille, dans les locaux de l'Université catholique, les semainiers se retrouvaient un peu chez eux puisque le successeur d'Henri Lorin, M. Eugène Duthoit, qui présida pendant de nombreuses années les sessions de l' « Université itinérante », était un homme du Nord et professeur de la « Catho ». Et S. Em. le cardinal Liénart n'a-t-il pas été un des pionniers de ce catholicisme social dont se réclament les semainiers ?

Les différents conférenciers, notamment M. Ch. Flory, président en exercice, ont montré que le développement social est lié au développement économique et qu'il en dépend étroitement.

De là, la raison du conflit entre l'économique et le social qui trouve sa source dans les oppositions d'intérêt qui font se heurter les individus et les groupements.

C'est S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique, qui avait célébré la messe d'ouverture pour montrer toute l'importance que l'Eglise attache à cette manifestation.

LA PREMIÈRE FEMME PASTEUR

Après avoir fait ses études de philosophie à Paris, où elle est née en 1907, Mlle Elisabeth Schmidt a passé son baccalauréat de théologie à Genève. Elle sera la première femme à exercer en France le ministère de pasteur à la suite de la récente décision du synode des Eglises réformées. Mlle Schmidt, qui sera vraisemblablement consacrée à Paris en mars prochain, exercera à Sète.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

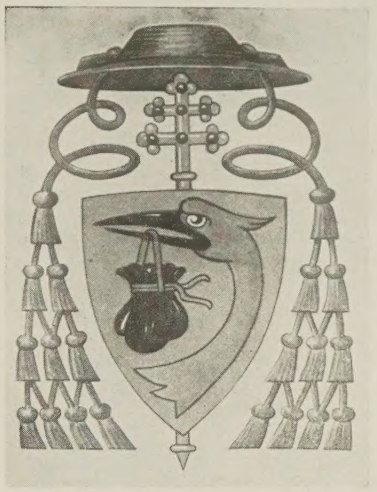
LA SCIENCE HÉRALDIQUE :

Bruno Bernard Heim, *Coutumes et droit héraldiques de l'Eglise,* préface de Donald Lindsay Galbreath (Beauchesne, 200 pages ; planches en couleurs). Les armoiries n'étaient primitivement qu'un moyen pour les guerriers de reconnaître et se faire reconnaître dans la mêlée. On a longtemps cru — sans preuve — qu'elles remontaient aux croisades ; il est toutefois exact qu'une partie de la terminologie du blason est empruntée à l'Orient. Peu à peu les bourgeois et même les paysans voulurent avoir leurs armoiries ; ce n'est que plus tard que se répandit l'idée erronée que la « capacité héraldique » était réservée à la noblesse ou aux bourgeois en ayant obtenu le privilège par concession du souverain.

Bien que le port des armes lui fût interdit, le clergé commença vers le milieu du treizième siècle à utiliser des sceaux armoriés. Les ecclésiastiques devaient valider avec leur cachet de nombreux actes ou contrats. Symbole d'autorité et de bonne foi, leur sceau emprunta au blason à la fois une originalité artistique et une garantie d'identification.

Des sceaux les armoiries religieuses passèrent à l'ameublement et à l'architecture. Celles de l'évêque figurent au-dessus de son trône dans la cathédrale. Dans les églises elles rappellent l'abbé ou l'abbaye auxquels appartenait le droit de patronat ; elles se voient aux clés de voûte, aux vitraux, sur les litres, à côté de celles des seigneurs prééminenciers.

Le manuel complet du blason ecclésiastique reste à écrire, mais Mgr Heim nous rappelle que le droit héraldique ecclésiastique a ses règles canoniques et liturgiques. Si la tiare à triple couronne figure déjà sur les monnaies du pape Jean XXIII, la couronne elle-même reste interdite aux prélats parce que la dignité sacerdotale élève l'homme à un état supérieur à celui de la noblesse. Seul le patriarche de Lisbonne partage aujourd'hui avec le souverain pontife le droit de faire figurer la tiare dans ses armes. Les deux clés — l'une d'or, l'autre d'argent — unies par un cordon rouge qui se croisent au-dessous de la tiare expriment, l'une le pouvoir céleste, l'autre l'autorité terrestre du saint-père. La mitre et la crosse figurent dans les blasons des évêques, des abbés, des chanoines et même de certaines abbesses, voire de laïcs. Les évêques français préfèrent toutefois timbrer leurs armoiries du chapeau pontifical et de la croix (on remarquera l'importance de la coiffure dans l'art héraldique : elle protège la partie noble de l'homme et se voit de loin, même dans une foule).



Un décret de 1832 a fixé à quinze de chaque côté le nombre des houppes qui décorent le chapeau cardinalice. Le chapeau à six houppes est le signe héraldique de la prélature.

Si, pour des raisons de décence, le blason ecclésiastique ne représente jamais les images du Christ, de la Vierge ou des saints, il fait, en revanche, un large emploi des emblèmes symboliques de Notre Dame : rose mystique, tour de David, arche d'alliance, étoile du matin, porte du ciel. Le rosaire, le bourdon des prieurs s'y retrouvent fréquemment.

Les armoiries ont servi à la monnaie vaticane ; aujourd'hui encore la poste pontificale émet certains timbres portant les armes du pape.

Traitant avec autant d'érudition que de clarté un sujet avec lequel le public, même cultivé, est peu familiarisé, le livre de Mgr Heim fera la joie des historiens et des héraldistes.

ALBERT MOUSSET.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Toute une activité nouvelle s'organise. Dans les grandes écoles les chorales rivalisent de zèle. Les étudiants font preuve d'émulation. Une belle exécution ne doit pas rester sans lendemain. Les disques prolongent son souvenir. C'est ainsi que la Société du madrigal de l'Université de Cambridge exige de ses membres un effort soutenu dont les résultats sont éclatants. Un concert de madrigaux enregistrés de la sorte s'est déroulé dans les meilleures conditions. *Le Cygne d'argent* du maître Gibbons et *Cupidon dans un lit de roses* bénéficièrent d'une interprétation gravée sur la cire dont les sans-filistes restent émerveillés. Il semble que l'on pourrait bientôt organiser des compétitions internationales entre les étudiants de tous les pays.

Lorsqu'on aura définitivement séparé le bon grain de l'ivraie, classé les programmes par catégories, les auditeurs devront eux-mêmes se transformer en juges. On envisage parfaitement une compétition entre les meilleurs chanteurs de negro spirituals.

Parmi les orchestres symphoniques celui de Lille se distingue tout particulièrement. Les sonorités sont rondes, pleines, la couleur de l'œuvre est rehaussée. Le ballet de *Hamlet* d'Ambroise Thomas bénéficia ainsi d'une jeunesse nouvelle grâce au jeu ardent des virtuoses. Les nuances savamment graduées ont donné toute la saveur voulue à la partition, considérée trop facilement comme désuète.

W.-L. LANDOWSKI.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

Katherine Librowicz : « Petite Fille martiniquaise. » Tableau acquis par l'Etat.

A TRAVERS LES GALERIES

Après avoir exposé en 1935 à la Galerie Zack ses premières compositions graphiques, le graveur lithuanien Vytautas Kazys Jonynas présente actuellement un ensemble très accompli de son œuvre à la Galerie Ariel.

Jonynas a su remonter à la source même de l'art de l'estampe, c'est-à-dire aux gravures sur bois, spécialité des civilisations baltes et nordiques. Ses sources furent d'abord d'origine populaire et religieuse : l'artiste y puisa largement pour aboutir à l'illustration du grand poète national Donelaïtis : *les Saisons*, suite retraçant la vie quotidienne des paysans lithuaniens. Actuellement ce graveur espère produire toute une suite de dessins et de gravures en vue de l'illustration de *Hamlet*.

Directeur de l'Ecole des beaux-arts de Kaunas et du Service de protection des monuments historiques, Jonynas a une activité artistique des plus fécondes. Il possède une technique sûre qui, mêlée à l'acuité de son dessin, en fait un excellent artiste.

Il est regrettable qu'un homme aussi bien doué que l'est Pablo Ruy Picasso n'ait pas cru en son art et se sente désormais obligé d'étonner le bourgeois coûte que coûte.

Dès l'entrée à l'exposition Picasso on voit le souci d'affectation du maître. L'œuvre de Picasso se défend seule : aussi convient-il de l'exposer nue, accrochée au bout d'une ficelle, la toile se balançant sur le mur, ou bien par terre, posée sur le sol contre une planche en bois blanc. Voici pour la présentation. Les maîtres artisans du passé avaient le mauvais goût de s'intéresser aux questions de technique ; préparation du support : bois, toile ou cuivre ; broyage des couleurs, souci de la composition, étude de l'anatomie et de la perspective, rythme des lignes, harmonie des couleurs et sens des valeurs. Picasso presse directement ses tubes sur la toile achetée chez le marchand et promène les tubes sur une partie de ladite toile. Ainsi plus de brosse ni de couteau ; c'est la valeur tactile même qui par la pression délicate — ou débordante — du tube donne la sensibilité...

Aussi devant ces compositions informes nous ressentons quelque regret, car nous avions cru en Picasso. Et il est triste de songer que l'homme d'exception qui a créé des tableaux tels que ceux de l'époque bleue, de l'époque rose ou de la période antique ait pu être dominé par des considérations non esthétiques.

MAURICE SÉRULLAZ.

A. Trèves : « la Cour carrée du Louvre. »

COURRIER MUSICAL

De grandes villes de France ont désormais leurs festivals rituels ; mais tout autour de la capitale de plus modestes cités, prises d'émulation, déploient une activité musicale qui déjà porte ses fruits.

A Clamart, toute une population aux appétits musicaux insoupçonnés vient de trouver sur place sa nourriture avec un cycle de haute valeur où ne furent ménagées ni la qualité des programmes — fort éclectiques — ni celle des ensembles, de leurs chefs et des solistes, tous remarquables : orchestres des cadets du Conservatoire et des étudiants de Paris, chorales « l'Alauda » et des « Petits Chanteurs à la croix de bois », quintette Jamet, pour les premiers ; Martha Angelici, Odette Turba-Rabier, Anne Laloë, Jean Reculard, pour les autres — sans omettre d'éminents présentateurs tels que Norbert Dufourcq et Jacques Chailley. Il y avait des places à la portée des plus modestes budgets et — conclusion inattendue — les séances d'un ton sérieux (une heure de musique sous Louis XIV), voire même austère (concerts spirituels, musique de chambre, œuvres religieuses anciennes), loin de rebuter la foule l'ont attirée, plus considérable qu'aux séances dites « populaires ». Utile enseignement pour les festivals futurs que le souci d'élévation de ce public tout neuf. N'oublions pas pourtant, à côté de l'exposition de la musique française, où se trouvaient rassemblés maints précieux documents, la soirée de jazz, qui fit la joie des jeunes, et la fête de la danse au théâtre de verdure, qui fut le plaisir de tous les yeux. Voilà une tentative intéressante.

Musique pour tous à Clamart, musique pour quelques-uns à Royaumont : deux tendances qui ne sauraient en rien se nuire. Les semaines musicales internationales de Royaumont s'adressent à des auditeurs plus « spécialisés » ; elles leur ont apporté cette année un cycle de musique vocale à travers les âges et deux séances de musique de chambre habilement contrastées: « chefs-d'œuvre oubliés du XVIII^e siècle » et « musique française dont on parlera » avec la double surprise de premières auditions de Haydn, Mozart, Le Duc et Roman pour l'une, de Jolivet, Poulenc, Daniel-Lesur et Jean Françaix pour l'autre. Succès très vif, un peu trop vif pour les habitués de l'abbaye, chercheurs d'intimité et de recueillement.

L. MAURICE-AMOUR.

ROUEN ET LE HAVRE A L'HONNEUR

Au cours du voyage qu'il a accompli au Havre, le président de la République a épinglé la Légion d'honneur et la Croix de guerre sur un coussin aux armes de la ville. Une cérémonie analogue s'est déroulée ensuite à Rouen, où la Légion d'honneur et la Croix de guerre ont également été décernées par M. Vincent Auriol à la grande cité martyre. Celle-ci, auparavant, avait abondamment fleuri le monument élevé à l'emplacement de la place du Vieux-Marché où fut brûlée Jeanne d'Arc.

NOUVELLE CIMAISE POUR LES TABLEAUX DE MAITRES

Le Paris des touristes est la ville où se dispense le goût : avenues aux larges perspectives, artères élégantes que bordent des magasins qui semblent receler des trésors... tel est l'art de nos étalagistes qu'aux passants pressés ils tendent le piège de leurs vitrines étincelantes. Parfois ils choisissent un thème afin de procurer l'impression d'unité décorative qu'obtiennent les jardiniers avec des fleurs aux coloris harmonisés.

Au cours de la Saison de Paris on a pu admirer dans le Faubourg - Saint - Honoré d'ingénieuses interprétations des fables de La Fontaine ; ensuite l'avenue Victor-Hugo fut pour quelques jours transformée en galerie de tableaux.

Certains chefs-d'œuvre de maîtres anciens ou modernes, placés sur des cimaises improvisées, rappellent aux passants les liens qui mêlent dans une profonde intimité le souci de la beauté aux préoccupations de la vie quotidienne... Est-on vraiment surpris qu'une nature morte de l'école flamande soit placée au milieu des volailles et des fruits qui s'étalent chez un grand épicier ? Nous voyons chez Félix Potin *la Marée,* peinte par Gilhuette ; un *Paysage à la bouteille* d'Edouard Bollaert, malgré sa facture précise, nous oblige à rêver devant la vitrine du *Ciel d'Italie*. Une affiche de Chéret appelle les regards vers une devanture de bas de soie... Potter, Raoul Dufy animent de leurs sujets les magasins des selliers ou des tailleurs sportifs.

Le Tintoret, Clouet, Chardin, Renoir, Berthe Morisot, Boldini, Vlaminck, Utrillo, Derain, Braque... Tant de noms vénérés, prêtent leur prestige aux commerçants qui contribuent à conserver à notre capitale une séduction à laquelle sont sensibles les amateurs du monde entier.

AMÉLIE ANDERSON.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Deux dates d'un même procès

20 août 1857. — « Le tribunal correctionnel de la Seine, appliquant la loi du 17 mai 1819, déclare les prévenus Charles Baudelaire et ses éditeurs Paulet Malassis et de Broise coupables, en publiant le recueil des *Fleurs du mal,* du délit d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs, et les condamne aux peines respectives de 300 francs et de 100 francs d'amende ainsi qu'à la suppression de certaines pièces (*les Bijoux, le Léthé, A celle qui est trop gaie, Lesbos, les Femmes damnées, les Métamorphoses d'un vampire*), attendu, est-il dit, que l'erreur du poète dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur. »

Le temps passe. L'opinion publique a depuis longtemps revisé un procès dont elle ne comprend plus la signification. Cette revision va-t-elle entrer dans la voie judiciaire ? Pas encore. Le seul texte alors applicable est en effet celui de l'article 443 du Code pénal qui la limite à quatre cas prévus et édicte une prescription d'un an à dater du jour où les parties ont connu le fait qui a donné lieu à revision. La porte est donc rigoureusement fermée à toute demande à cet effet.

Elle va être ouverte par la loi du 7 juin 1946 qui, d'une part, pose comme seule condition qu'un délai de vingt ans se soit écoulé depuis le jugement et, d'autre part, habilite la Société des Gens de lettres à poursuivre la revision.

Celle-ci ayant usé de ce droit, la chambre criminelle de la Cour de cassation, saisie par son procureur général agissant sur un ordre exprès du ministre de la Justice, a, par arrêt du 31 mai 1919, considéré que « les poèmes faisant l'objet de la prévention ne renferment aucun terme obscène ni même grossier, et ne dépassent pas en leur forme expressive les libertés permises à l'artiste ; que si certaines peintures ont pu par leur originalité alarmer quelques esprits à l'époque de la publication des *Fleurs du mal* et apparaître aux premiers juges eux-mêmes comme offensant les bonnes mœurs, une telle appréciation s'est révélée de caractère arbitraire ; qu'elle n'a été ratifiée ni par l'opinion publique ni par le jugement des lettrés. En conséquence de quoi elle casse et annule la décision des premiers juges et décharge la mémoire des prévenus des condamnations prononcées contre eux.

La comparaison entre les motifs des deux décisions en sens contraire permet de juger de l'évolution qui s'est faite dans les esprits. A une pudibonderie dénoncée comme telle s'est substituée, en sens tout à fait contraire, une indulgence estimée par beaucoup comme excessive.

Vérité en 1857, erreur cent ans plus tard. Le principe de la relativité ne joue pas que dans le domaine délimité par le génie d'Einstein.

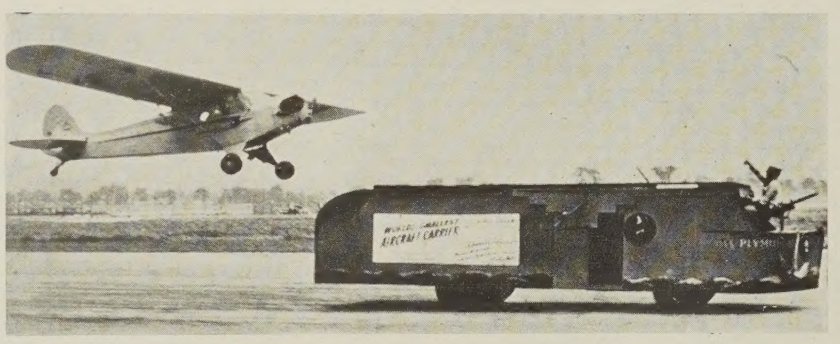
P.-L. R.

LOUIS CHIRON GAGNE LE GRAND PRIX DE FRANCE

Le dimanche 17 juillet s'est disputé sur le circuit routier de Reims-Gueux le Grand Prix de France. Après une course mouvementée sur les 500 kilomètres imposés aux concurrents, la victoire revint à Louis Chiron, sur Talbot, avec une vitesse de 160 km. 870 de moyenne horaire.

Cette épreuve fut particulièrement spectaculaire sur ce circuit de 8 kilomètres qu'il fallait parcourir soixante-quatre fois. Les abandons furent nombreux et, sur les dix derniers tours, les rescapés se livrèrent une bataille sans merci.

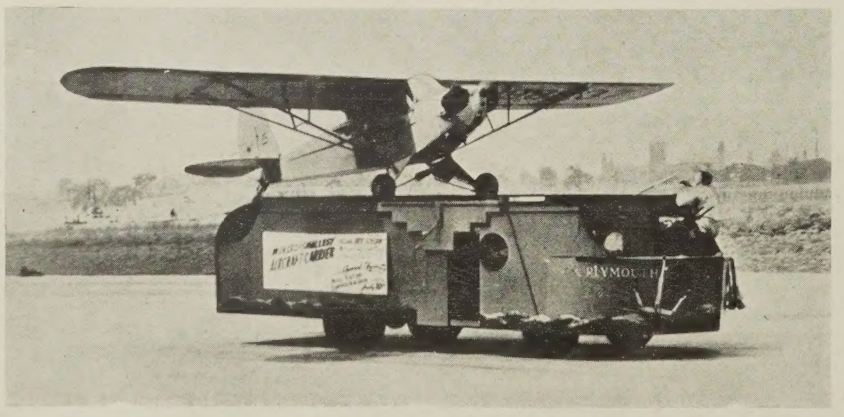
Cette compétition, pleine d'enseignements pour l'industrie automobile, a souligné une fois de plus la virtuosité et la technique du grand champion français.



LE PLUS PETIT PORTE-AVION DU MONDE

Voici le plus petit porte-avion dont la présentation constituera le clou d'une prochaine manifestation aéronautique aux Etats-Unis.

Il s'agit d'un véhicule automobile muni d'une plate-forme d'atterrissage et d'envol pour un petit monoplan. Comme la longueur de ce « terrain » est limitée à un peu moins de 6 mètres, distance insuffisante pour freiner au sol ou pour acquérir la vitesse nécessaire au décollage, c'est l'automobile qui règle son allure sur celle de l'avion. L'appareil se pose donc au moment où les vitesses respectives sont synchronisées. Quant au départ, il s'effectue lorsque la plate-forme motorisée a atteint la vitesse suffisante pour l'envol.



L'ÉCLAIRAGE « CHIMIQUE »

Un nouveau mode d'éclairage vient d'être proposé au public américain : il s'agit d'une ampoule ayant la taille et la forme d'une petite batterie dont les boules contiennent l'une du mercure, l'autre des substances phosphorescentes. N'utilisant aucun courant électrique, elle fournit, par simple réaction chimique entre les produits placés dans ses deux boules, une lumière très brillante, visible à plus de 500 mètres... à la seule condition d'être continuellement agitée. Sa durée est alors illimitée.

Sans intérêt pour l'éclairage domestique, cette nouvelle ampoule peut être d'un usage précieux sur tous les véhicules, à moteur ou non, qui devaient jusqu'à présent utiliser des accumulateurs lourds et encombrants.

Elle peut également rendre de grands services aux piétons, le mouvement de la marche étant suffisant pour la maintenir allumée.

C. T.

Au concours intern. de sonorité à La HAYE, le 1^er diplôme d'honneur est attribué au « quatuor » du maître luthier P. GAGGINI, à Nice.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950		2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900		4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE BRIDGE (N° 62)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 52

LE MORT : ♠ 10 3 ♡ R 4 ◇ A 10 8 6 2 ♣ V 9 4 3

entame : ♡ 6 — NORD / OUEST EST / SUD — ♡ 10

♠ A R 7 5 ♡ A 7 5 ◇ R D ♣ A 7 6 2

Sud joue 3 sans-atout. Ouest entame du ♡ 6 et Est joue le ♡ 10. Comment jouer?

Sud doit prendre du ♡ as à la 1re levée. Il jouera ensuite le ◇ R, puis la ◇ D qui sera prise de l'as.

Les 3 sans-atout seront réussis si :
1° les ◇ sont 3-3 ;
2° ou si le ◇ V tombe à la 1re ou 2e levée ;
3° ou si le ◇ 9 tombe à la 2e levée.

La faute serait de jouer ◇ R et ◇ D sans prendre le 2e tour de ◇ avec l'as, dans l'espoir que les ◇ sont 3-3, ce qui, à priori, n'arrive que 35,5 %.

LE SYSTÈME CULBERTSON 1949 (3e suite)

L'ouverture d'un sans-atout.

L'ouverture d'un sans-atout, vulnérable ou non, exige : 1° un minimum de 3 ½ levées d'honneur et un maximum de 4 levées d'honneur ; 2° un arrêt à au moins trois couleurs (tel que A x, ou R x, ou D x x, ou V x x x), et de préférence aucune couleur sans honneur ; 3° une distribution 4-3-3-3 ou son équivalent pratique (une main sans singleton ni chicane dans laquelle aucun doubleton n'est plus faible que D x).

Une main comprenant le minimum de 3 ½ levées d'honneur devra contenir au moins six honneurs pour pouvoir ouvrir d'un sans-atout.

C'est ainsi qu'on ouvrira d'un sans-atout avec ♠ R D 6 ♡ R 5 2 ◇ A 7 6 3 ♣ R D 5 (3 ½ levées d'honneur mais 6 honneurs), ou avec ♠ A 7 6 5 ♡ A 8 4 ◇ A 6 2 ♣ A 9 6 (4 levées d'honneur) mais avec ♠ A 6 3 ♡ A D 7 ◇ 7 5 4 ♣ A 8 7 5, soit 3 ½ levées d'honneur et seulement 4 honneurs, la main est trop faible pour qu'on puisse ouvrir d'un sans-atout et l'on ouvrira d'un ♣.

Les distributions courantes d'ouverture d'un sans-atout sont 4-3-3-3, 4-4-3-2 et 5-3-3-2, beaucoup plus rarement 6-3-2-2 et 5-4-2-2.

On préférera l'ouverture d'un à la couleur à celle d'un sans-atout avec 4-3-3-3, 4-4-3-2 ou 5-3-3-2 si la main contient une couleur majeure déclarable de 5 cartes, ou deux couleurs majeures déclarables de 4 cartes (4-4-3-2), ou une seule couleur majeure de 4 cartes composée de 4 honneurs.

Mais une seule couleur majeure déclarable de 4 cartes, composée de 3 honneurs ou moins, ne doit pas empêcher d'ouvrir d'un sans-atout. Ouvrez d'un sans-atout avec ♠ A D 10 9 ♡ R 7 4 ◇ D V 3 ♣ A 7 5.

Occasionnellement, pour des raisons psychologiques de changement ou quand une forte couleur mineure rend apparent que si la manche est là ce sera le plus vraisemblablement à 3 sans-atout, on ouvrira d'un sans-atout avec 6-3-2-2 ou 5-4-2-2.

Avec 6-3-2-2, la couleur de six devra être ◇ ou ♣ et si forte qu'elle soit affranchissable sans qu'on y perde plus d'une levée (exemple : ♠ D V 4 ♡ R 7 ◇ A D V 9 8 3 ♣ A 10). Avec 5-4-2-2 les deux longueurs devront être à ◇ et ♣ (exemple : ♠ D 6 ♡ R 5 ◇ A D 7 6 ♣ A D 8 5 3).

Les réponses du partenaire à l'ouverture d'un sans-atout

Le partenaire de l'ouvreur à sans-atout est dans une situation presque unique pour l'enchère. Lui seul connaît la force totale des deux mains combinées de son équipe. Il doit par conséquent prendre la direction des enchères et décider quel sera le contrat final : score partiel, manche ou chelem.

Il sait que l'ouvreur d'un sans-atout :
1° A au moins 3 ½ L. H. Il peut en avoir 4 mais sûrement pas plus ;
2° A au moins trois cartes à chaque couleur. La possibilité d'un doubleton est ignorée parce que d'abord les chances d'une telle éventualité sont minimes ; et ensuite parce que si l'ouvreur a un doubleton, ce doubleton est fort puisqu'il est commandé par la dame ou mieux, ce qui est pratiquement l'équivalent de trois petites cartes ;
3° A au moins un honneur dans toute couleur où le partenaire répondant en aurait besoin (ce n'est pas absolument sûr mais l'exception est rare et donc négligeable).

De ces connaissances précises de la main de l'ouvreur, le répondant tirera les conclusions suivantes :
4° Avec 2 L. H. la manche est possible ; avec 2 ½ L. H. elle est probable car les deux mains totalisent ensemble de 6 L. H. à 6 ½ L. H. ;
5° Si le répondant a une couleur jouable de cinq cartes (ou plus), il trouvera un soutien convenable à cette couleur chez l'ouvreur d'un sans-atout.
6° La valeur d'un roi, d'une dame ou d'un valet dans la main du répondant est grandement accrue quand il sait que l'ouvreur doit avoir au moins un honneur dans cette même couleur.

Une dernière considération générale est que, d'après Culbertson, quand les deux mains sont régulières, l'une étant 4-3-3-3, on ne fait généralement pas plus de levées à un contrat d'atout qu'à sans-atout.

D'où les conclusions suivantes, utiles pour le répondant dans le choix du contrat final :
7° Avec une distribution irrégulière (singleton ou chicane), et une couleur majeure, préférez le contrat de manche à cette majeure à 3 sans-atout;
8° Avec une distribution irrégulière et une couleur mineure, surenchérissez à sans-atout à moins que vous n'ayez de 6 ½ à 7 levées gagnantes (levées de jeu et non levées d'honneur), ce qui, avec les 3 ½ à 4 L. H. de l'ouvreur, doit suffire pour réussir 5 ◇ ou 5 ♣ ;
9° Avec une main régulière, préférez 3 sans-atout dans les deux cas.

Exemple : Nord ouvre d'un sans-atout. Sud avec ♠ A D 5 4 2 ♡ 6 ◇ R 10 6 4 ♣ 6 4 2 arrangera ses réponses pour arriver à 4 ♠.

Mais avec ♠ A D 5 4 2 ♡ 6 3 ◇ R 10 6 5 ♣ 8 7, il laissera jouer 3 sans-atout, sauf si son partenaire a soutenu ♠.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

MAGNIFIQUE DOMAINE PROVENCE Vignes, polycult., bois, **MAISON MAITRES**, 9 p., conf. mod. MAISONS personnel, dépend. **IMP. CHEPTEL. SITUATION IDÉALE. LIBRE. Cab. PONS**, ISLE-s-SORGUE (Vse).

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

GRAND HOTEL du CAP-FERRAT (A.-M.)
Toutes les joies de l'été.
Son site, sa piscine, sa plage.

NORD

VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

SUISSE

EVOLÈNE, Valais (Suisse), 1.400 m. **HOTEL HERMITAGE**, 70 lits, 1er ordre. Séjour idéal pour repos, cure d'air et excursions. 2 routes d'autos de Sion. Ouvert mai-octobre.

HOTEL BREITHORN ZERMATT
Maison de bonne réputation.
Pension à partir de 12 fr. suisses.
Chambre depuis 4 francs suisses.

LA METAIRE NYON (Vaud) SUISSE, Tél. 9 56 26
Établissement médical d'ancienne renommée. Tous traitements modernes des affections nerveuses. Plusieurs villas dans un grand parc.
Renseignements auprès de la Direction.
Dr A. Melley, médecin-directeur ; Dr H. Wehrlé.

PP **PERMO**
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LE MONDE CLIMATISÉ OU LES MIRACLES DE LA SCIENCE, par CAMI.

« Rendant les éléments dociles,
« Je vais, dit le savant Ratkoff,
« Climatiser toutes les villes,
« Car je ne suis pas « rococoff ! »
« Grâce à ma trouvaille pratique
« La température sera
« Douce toujours au pôle arctique
« Et fraîche dans le Sahara.

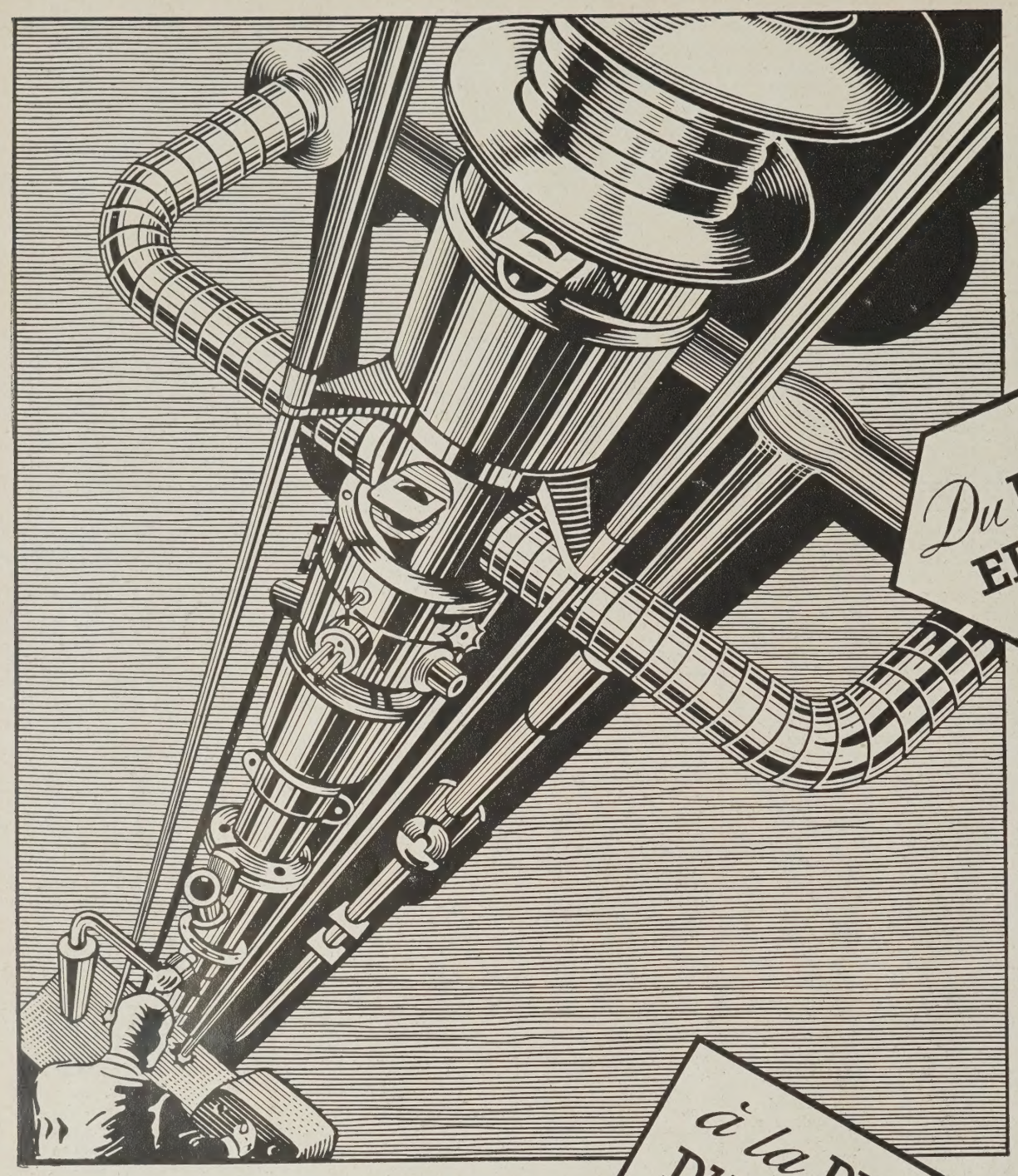
« De véritables toits thermiques
« Souffleront le froid et le chaud,
« Protégeant des rayons cosmiques,
« Et l'hiver, servant de réchaud. »
« Moi, je dis : « Ce temps uniforme
« Rendra notre monde figé,
« Car, tel un homme en uniforme,
« L'élément sera « dirigé » !

« Plus d'été, de peau qui transpire,
« Plus d'hiver et de vent d'autan ;
« Villon ne pourrait plus écrire :
« *Mais où sont les neiges d'antan ?*
« Nous aurons un « ersatz » grisaille
« De climat moyen éternel,
« Et c'est sous un chapeau de paille
« Que viendra bonhomme Noël !...

« Sans printemps, hiver et automne,
« Et sans les vacances d'été,
« L'ennui, dans ce temps monotone,
« Naîtra de l'uniformité !...
« Mais, s'il ne tombe plus de pluie,
« Comment poussera le poireau ?...
« Et les marchands de parapluies
« Devront-ils se jeter à l'eau ?...

« Bientôt, en cette ère fantasque,
« Sous ce climat toujours pareil
« Nous regretterons la bourrasque,
« Le froid et le « coup de soleil » !...
« Alors finira l'aventure,
« Et retrouvant tous la raison
« Nous reviendrons à la Nature,
« Marchande des quatre-saisons !

DE PLAS



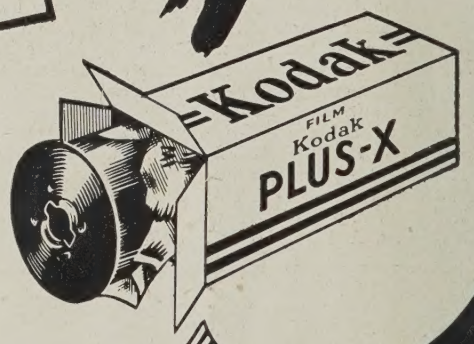
Du MICROSCOPE ELECTRONIQUE ...

à la PHOTO D'AMATEUR

Kodak

a réalisé dans ses Laboratoires des émulsions à très haut contraste et à grain très fin utilisées pour la photographie au microscope électronique, permettant des grandissements de l'ordre de 100.000, par amplification ultérieure,

faites donc confiance à KODAK pour vos photos d'amateurs, car tous les films KODAK bénéficient des recherches de ses Laboratoires.



Exigez les films KODAK en boîtes jaunes.

KODAK-PATHÉ, S. A. F. Paris

KODAK est une marque déposée

Kodak

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.